

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement. \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis. \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 21.

Montréal, Jeudi, 24 Mai 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, par Josephite.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Jules Sandeau.—Les Bas-Vestiers (suite), par Giulio.—Une leçon qui nous arrive du Canada, par Michel Bourguignon.—Notes commerciales.—Choses et autres.—Poésie : Les petits chats, par Augusta Coupey.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Nos gravures : Charles Sauvageot ; Karl Marx ; L'Institut des aquarellistes de Londres ; L'incendie de la jetée-promenade à Nice ; Mademoiselle d'Erlincourt ; M. John Brown.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Pourquoi les Allemands ont-ils bon appétit ?—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Suisse ; procession des rogations—Charles Sauvageot ; Karl Marx ; L'Institut des aquarellistes de Londres ; L'incendie de la jetée-promenade à Nice ; Mademoiselle d'Erlincourt ; M. John Brown.

CHRONIQUE

Monsieur le Directeur,

Vous savez l'austère Josephite qui moralisait naguère dans vos colonnes !... Eh ! bien, la même Josephite est corrigée—pour le moment, du moins.—A Dieu ne plaise que je garantisse un complet amendement ! Je ne fais jamais cela : histoire de ne pas se compromettre et de favoriser la récidive.

Or, cette importante modification qui vous donne aujourd'hui une correspondante transformée, je vais vous la raconter :

Habitée aux admonitions... je ne dirai pas "fréquentes." ce serait m'incriminer ; je n'ajouterai "rares" non plus, cela semblerait peu modeste. Je puis bien quand même esquiver la difficulté en répétant comme certain député que je vis un jour arrêté au milieu d'une période par le défaut d'une épithète indispensable et récalcitrante : "M. l'Orateur, rien ne m'oblige à finir ma phrase."

Encore, ma proposition serait-elle plus complète que la sienne, qui resta toujours un mystère pour ses collègues. Ainsi :

Habitée aux admonitions et cédant à l'attrait du bizarre et de la nouveauté, je résolus de me faire raisonnable et raisonnable à mon tour—rien que pour voir, comme disent les enfants. C'est alors que je servis à vos lectrices des théories *socratiques* qui durent me faire passer à leurs yeux pour une vieille blasée remplie de fiel.

Bah ! la mission d'évangéliser les gens a bien ses charmes : cela vous pose tout de suite et fait croire au monde que vous êtes un esprit sérieux, réfléchi—ce qui n'est pas un mince avantage ; cependant, on se lasse vite de l'apostolat. Après ce carême d'un genre spécial, quel bonheur c'est de revenir à sa chère liberté, de causer un peu à tort et à travers de tout ce qui vous trotte dans la tête !

* *

Cette pauvre petite folle du logis !... on lui avait coupé les ailes en lui notifiant d'un air sévère qui a figé le sourire sur sa bouche mutine, qu'il fallait maintenant être grave et profonde. On lui a signifié qu'elle ne pouvait plus désormais effleurer capricieusement tous les sujets, comme l'inconstant papillon aborde n'importe quelle fleur pour y puiser ce qui lui plait.

Au contraire, circulant avec dignité dans les champs de la raison, elle devait, dorénavant, chercher et choisir avec soin les choses pratiques qui peuvent servir au perfectionnement de la société pervertie. Il s'agissait de réformer le genre humain !... Pauvre chérie ! elle frémissait de terreur. Ses yeux inquiets suppliaient le bourreau. Elle obéit cependant, l'enfant gâtée qui n'a jamais subi de règle. Jadis libre et folle comme l'oiseau de l'air, maintenant forçat innocent, elle devint un amer pédagogue, philosopant sur tout, critiquant les mœurs et dictant les devoirs... Ah ! décidément, cette maussade besogne n'avait jamais été inventée pour elle...

* *

M. le Directeur, un aveu se presse sous ma plume depuis quelques instants. L'humilité éveille l'indul-

gence et désarme la critique : c'est ce qui m'incite à faire une confession à vos lectrices.

Je vous déclare en toute honte et contrition que j'ai une muse vagabonde et aventureuse que nulle cime n'intimide, qu'aucun saut périlleux n'effraye, un peu trop hardie peut-être, mais au fond bonne enfant.

Ainsi, puisque j'en conviens, vous me le pardonnez ; c'est entendu. Bien !

Maintenant que nous voici d'accord et bonnes amies, causons, si vous le voulez bien.

* *

Notre pauvre Canada que nous bougonnons un peu dans nos moments de mauvaise humeur, semble, qu'on en dise, compter pour quelque chose à l'étranger.

La France—et c'est ce qui m'importe le plus—ne nous croit plus des cannibales. Elle est tellement revenue de cette impression, qu'elle ne juge même pas ses couronnes académiques trop belles, ni ses décorations trop précieuses pour nos compatriotes. L'Europe nous prête ses artistes adorés, les astres de son ciel : Sarah Bernhardt, Capoul, Nilsson, Albani, La Patti peut-être ; tout cela dans l'espace de quelques mois. De moins sauvages que nous s'en contenteraient !

Ajoutons à notre crédit que non seulement ces célébrités viennent une fois nous révéler les prodiges de l'art et recueillir nos bravos, mais elles reviennent.

Leur dernier mot à ce peuple enthousiaste, artiste et français du Canada, c'est un : "au revoir" ému.

* *

Nous parlions d'Albani. Celle-là n'aura pas à se plaindre d'avoir été la moins bienvenue au pays. Ce ne sera pas elle qui nous accusera de méconnaître le vrai talent !

Malgré tout, peut-être n'ignore-t-elle pas—car son habitude de la scène doit lui donner un coup d'œil sûr et la faculté de juger sainement son auditoire—peut-être convient-elle tout bas qu'elle aurait pu et qu'elle aurait dû faire plus pour nous.

J'estime que notre illustre compatriote nous a un peu amusés des miettes de sa table.

Elle s'est contentée de nous émerveiller, de nous éblouir de la grandeur et de l'éclat de son talent sans attaquer en nous la corde mystérieuse qui git au sanctuaire de l'âme et dont la vibration éveille ce "souvenir des cœurs" dont parle le poète. Cela, cependant, n'était pas au-delà de son pouvoir.

J'ai entendu la diva au concert du 29 mars. Elle nous a bien dit de sa voix limpide et suave, comme la caresse de la goutte d'eau au caillou qui ruisselle, le "Souvenir du jeune âge" et "Home sweet home," dont les paroles appropriées étaient fort sentimentales et très touchantes ; mais le genre humain est ainsi fait—on avait admiré avec émotion les larmes de son patriotisme attendu au premier concert ; ainsi rassurés sur l'affection inaltérable et le doux souvenir qu'elle a conservés à son pays, nous eussions désiré l'entendre interpréter, après les modestes mélodies qui ont bercé notre enfance, un passage de l'*Aïda*, de Verdi, ou encore un des airs qui lui ont valu tant de lauriers dans *Faust*.

Quelques extraits importants tirés des chefs-d'œuvre des grands maîtres eussent été plus favorables à l'essor et aux riches nuances de sa voix, et plus satisfaisants pour son auditoire.

* *

Elle aussi nous a dit : au revoir. Si, en effet, le ciel écoutant ses vœux et notre prière nous la ramène quelque beau jour, vous verrez qu'elle nous connaîtra mieux ; qu'elle jugera nécessaire de déployer toutes les ressources de son art et l'élan de son génie, sans restrictions, pour exciter chez ses compatriotes l'enthousiasme délirant qu'a soulevé Sarah Bernhardt. A son tour, elle voudra créer le mouvement qui met un auditoire électrisé aux pieds de l'artiste inspirée, glorieux dépositaire d'un reflet de la puissance souveraine.

C'est la grâce que je vous souhaite, M. le Directeur, demeurant

Votre dévouée,

JOSEPHITE.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

ARRIVÉE À PARIS. — PÈLERINAGES : LA CATHÉDRALE ; NOTRE-DAME DES VICTOIRES ; LA CHAPELLE DE LA RUE DU BAC, ETC., ETC.

Ceux qui veulent voir Paris dans sa vraie gloire, et en apprécier la principale importance dans le monde, doivent visiter les églises qui ont les plus riches sanctuaires après Rome ; ils doivent aussi se rendre compte des associations religieuses et des œuvres de charité, qui sont sans nombre, et enfin comprendre que Paris est l'un des plus grands centres de la propagation de la foi. On peut penser quel bien est accompli par les maisons-mères de tant de corporations religieuses, par les séminaires, par les résidences principales des jésuites, des franciscains, des dominicains et des missions étrangères. Il est encore un autre élément de force qui a décuplé ses ressources et qui exerce son influence jusqu'aux extrémités du monde, ce sont les journaux religieux et les librairies pieuses qui publient certains ouvrages par cent éditions.

Quant aux églises, lorsqu'on vient de Montréal, la première station doit être à la grande cathédrale Notre-Dame. C'est là, dans la chapelle de la sainte Vierge, que les associés de l'œuvre de Montréal, au mois de février 1642, vinrent mettre leur fondation sous la protection de la sainte Vierge ; Notre-Dame de Montréal a donc eu son origine dans Notre-Dame de Paris.

C'est dans cette pensée que nous avons visité la grande cathédrale ; mais quelle émotion avons-nous éprouvée en arrivant sur le parvis ! C'est comme un mur immense qui s'élève devant vous, qui s'avance vers vous et qui intercepte tout pas et toute vue, et l'on ne peut s'en étonner lorsque l'on sait que cette masse de l'église a 150 pieds anglais de largeur et près de 220 pieds de hauteur.

Ce qui frappe le plus dès l'abord c'est la symétrie parfaite de cet ensemble majestueux. Au milieu de toutes les lignes de l'édifice qui semblent monter vers le ciel, les différents éléments quelles relient sont dans une harmonie complète.

L'on voit devant soi quatre étages : d'abord les portiques qui, avec la galerie qui les surmonte, mesurent 60 pieds de hauteur ; en dessus les fenêtres et la rosace qui a 40 pieds de diamètre ; puis la galerie supérieure de 30 pieds d'élévation ; et enfin les tours majestueuses et puissantes qui portent leurs dernières balustrades à près de 220 pieds au-dessus du pavé.

Il y a beaucoup à contempler : la magnificence des portiques qui ont 36 pieds de largeur et 15 pieds de profondeur ; la richesse des détails, la ligne si régulière et si élégante de la galerie des Rois, avec toutes ses statues qui, dans l'ensemble, paraissent si délicates et qui ont cependant près de 10 pieds de hauteur.

A mesure qu'on examine, l'émotion augmente, la grande église est toujours immobile, inébranlable, mais en même temps elle apparaît comme toute vivante et animée. Il semble que l'on voye surgir de terre une végétation merveilleuse qui éclôt à chaque instant des myriades de tiges, de bourgeons et de fleurs de pierre. C'est comme une vigne mystique d'où jaillissent, sans cesse, des rejetons, des volutes, des spirales et des pampres abondants. C'est une symphonie cristallisée dont les éléments s'élèvent, se développent, se croisent et s'enchevêtrent suivant les combinaisons heureuses de la plus ravissante harmonie. Mais ce n'est pas tout d'avoir vu l'édifice majestueux avec le riche vêtement qui le recouvre, il faut considérer encore de plus près les arcades, les pavillons, les voussures, tout cela est rempli d'un monde qui sollicite votre attention et vous adresse un langage qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme. De toutes parts de saintes images, de purs visages, de pieuses représentations vous révèlent les enseignements les plus touchants de la foi. Ah ! comme les mystères augustes et redoutables de la religion se prêtent admirablement aux plus merveilleuses conceptions de l'art !

A droite toute la vie de la sainte Vierge ; à gauche

son assomption et son couronnement dans le ciel ; au centre tout le poème du jugement universel.

Le souverain juge assisté des anges, de sa mère et de saint Jean qui implorent sa miséricorde. Sous ses pieds saint Michel pesant les âmes, et ensuite deux séries de figures, d'un côté les saints marchent au ciel, de l'autre les réprouvés entraînés par les démons, et tout se passe en présence des anges, des saints qui trônent dans les arcades des voussures de la porte.

Avec quelle émotion le fidèle franchissait ce portique ; il voyait le but de la vie, il entrait dans l'église avec la pensée de demander l'assistance du Dieu de bonté pour observer sa loi, pour mériter le ciel et pour éviter les châtimens redoutables de l'éternité.

Maintenant il ne faut pas oublier que toute cette façade était revêtue de linéaments délicats de carmin, d'azur et d'or ; il en reste encore bien des traces. Cette illumination accentuait les lignes, les divisions, mettait les ornements et les figures en relief, et le tout avec cette délicatesse que les moines savaient si bien observer dans les vieux manuscrits.

Les arcades étaient d'une nuance transparente et claire comme le saphir ; les auréoles des saints relevées d'or ; les visages aux traits purs, d'un teint doux et calme comme il convient à des bienheureux ; les vêtements d'une richesse qui rappelait les manteaux des rois et les ornements des princes de l'église.

L'intérieur est imposant, tout converge à un même point, c'est-à-dire au sanctuaire et au tabernacle. La nef du milieu est comme une avenue de 400 pieds de longueur, accompagnée d'un triple rang de colonnes en faisceaux qui s'élèvent du pavé avec de nombreuses nervures, s'épanouissent vers les chapiteaux en mille directions, puis se divisent et s'éclancent dans toutes les directions, se croisent et s'entrelacent, accompagnant les lignes des voûtes avec un dessin uni et suivi quoique multiple, harmonieux quoique varié, toujours symétrique quoique parfois dissemblable.

Après avoir admiré l'ensemble de l'église, nous sommes allés prier dans la chapelle de la sainte Vierge, où l'établissement de Montréal a été inauguré en 1642. Cette chapelle est dans le transept à droite et l'autel est tourné vers l'est comme le grand autel du chœur. Une belle statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus surmonte l'autel, elle est du XIII^e siècle, c'est l'image que l'on appelle la vierge à l'oiseau, il en existe une excellente copie en bois de chêne, dans une communauté de Montréal.

C'est donc là, et probablement devant cette même statue, qu'au mois de février 1642, M. Olier, curé de St-Sulpice, qui depuis plusieurs années avait préparé l'œuvre de Montréal, et venait d'envoyer M. de Maisonneuve avec des colons, réunit les associés, célébra la sainte messe, mit l'œuvre sous le patronage de la sainte Vierge et recueillit pour la nouvelle fondation 200,000 livres, c'est-à-dire près d'un million de la monnaie actuelle.

Quelques-uns de ces associés sont célèbres par leurs libéralités : le cardinal de Richelieu, le duc de la Rochefoucauld, M. de la Dauversière, M. de Fancamp, M. de Renty, l'abbé de Bretonvilliers, l'abbé de Queylus, et aussi la nièce du cardinal, M^{me} d'Aiguillon, M^{me} Ségnier, femme du grand chancelier, M^{me} de Bullion, femme du grand trésorier, M^{me} de Miramion, et enfin la dévouée servante de Dieu, Marie Rousseau.

Ce sont de nobles ancêtres pour Montréal, ce sont eux qui, avec M. Olier, ont conçu la pensée d'établir en ce pays un centre pour l'établissement de la foi et qui en ont assuré la destinée par leur libéralité ; nous espérons qu'un jour leurs noms seront rappelés à la mémoire des citoyens de Montréal, par un monument digne des grands services qu'ils ont rendu aux intérêts de la foi dans la Nouvelle-France. Humainement ils ne pouvaient prévoir tout ce qui est arrivé, mais enfin ce sont eux qui ont assuré tout ce que nous voyons.

La chapelle de la sainte Vierge est digne de cette reine du ciel ; elle occupe tout le transept et est admirablement éclairée par une verrière qui a 60 pieds de hauteur et 40 pieds de largeur ; elle comprend une immense rosace où l'on voit la Vierge environnée de la cour céleste et en dessous une galerie de quatorze arcades et chacune encadrant l'un des prophètes de l'ancien testament qui ont annoncé les gloires de Marie. Récemment la chapelle a été restaurée en entier, dans le style de l'église, par les principaux élèves d'un grand peintre religieux, Hippolyte Flandrin.

Après avoir honoré dans Notre-Dame les souvenirs du zèle des fidèles de Paris pour la Nouvelle-France, il est intéressant de visiter les sanctuaires témoins de l'assistance miraculeuse du Seigneur en ces derniers temps.

Notre-Dame des Victoires, où l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception a été fondée par une inspiration céleste, et la petite chapelle de la maison-mère des sœurs de St-Vincent de Paul, à la rue du Bac, où une humble novice, la sœur Javouhey, a été favorisée comme Bernadette et comme Mélanie, de plusieurs apparitions de la sainte Vierge.

Vers 1831 la sainte Vierge, désirant répandre la dévotion envers l'Immaculée Conception, apparut à une

jeune novice de St-Vincent de Paul, et lui déclara sa volonté qu'une médaille portant l'emblème de l'Immaculée Conception fut frappée et répandue parmi les fidèles.

La médaille fut frappée et elle fut accueillie avec un tel empressement qu'en quelques années elle fut répandue dans le monde entier par cent millions ; mais Marie désirant aussi qu'une réunion de fidèles fut établie pour honorer aussi l'Immaculée Conception par des exercices religieux et en appliquant le fruit à la conversion des pécheurs, à la réforme des paroisses, au renouvellement du zèle des fidèles. Il eut été impossible d'établir une pareille réunion dans l'intérieur d'une communauté, là où elle avait apparue, et la sainte Vierge fit connaître à un curé du centre même de Paris son désir qu'une Confrérie pieuse fut aussi fondée dans sa paroisse, pour le but qu'elle se proposait et qu'elle lui fit connaître.

C'est donc ainsi que l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception pour la conversion des pécheurs fut établie à Notre-Dame des Victoires, au centre de Paris, entre la Bourse, la Banque de France, la Bibliothèque Nationale et le Palais-Royal, c'est-à-dire dans le centre même des affaires, des plaisirs, des recherches de la fortune et de la science humaine.

Cette Archiconfrérie se répandit de là dans le monde en cent mille paroisses. Elle prépara les voies à la déclaration solennelle du Souverain Pontife ; les apparitions de la sainte Vierge à Lourdes sont le couronnement de cette manifestation céleste en notre siècle. Il convient donc bien à des pèlerins de Lourdes d'aller visiter les saints lieux témoins des commencements de cette grande manifestation des fidèles envers les saintes prérogatives de la sainte Vierge.

Nous avons donc visité avec empressement cette église de Notre-Dame des Victoires, nous l'avons admirée comme le centre du plus fervent pèlerinage. La nef est toujours remplie de fidèles, les messes se succèdent chaque jour sans interruption jusqu'à une heure ; mais c'est surtout le dimanche soir qu'il faut voir l'église : les serviteurs de Marie viennent de tout Paris et même des extrémités du monde, car partout l'Archiconfrérie est établie.

Pour visiter la petite chapelle où la sainte Vierge a apparue à la sœur Javouhey, il faut se rendre rue du Bac, à la maison-mère de St-Vincent de Paul. L'on obtient facilement l'entrée de ce sanctuaire béni qui est richement orné des témoignages de la reconnaissance des bonnes sœurs envers leur mère et leur protectrice bien-aimée.

Nous avons ensuite visité les églises et les institutions religieuses ; c'est ce que nous voyons faire au Canada par tous les Américains qui viennent nous visiter, et c'est ce que nous avons réalisé à Paris à notre grande satisfaction ; rien de plus remarquable que les églises, rien de plus instructif et intéressant que les institutions religieuses.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

JULES SANDEAU

La mort de Jules Sandeau, un romancier en vogue il y a vingt ans, a provoqué dans la presse parisienne un concert d'éloges à la mémoire de l'auteur de *Ses et Parchemins*. Naturellement, les chroniqueurs ont fait un retour vers le passé pour comparer le roman d'hier à ceux d'aujourd'hui. Il sont tout étonnés du chemin parcouru. Il y a, en effet, matière à étonnement lorsque l'on lit *Nanu*, *La Fange* et *Pot-Bouille* après *Mademoiselle de La Seiglière* et le *Docteur Herbeau*. Ces dernières productions, qui ne sont pas sans reproches, ont l'air de touchantes idylles à côté des saletés qu'on appelle les romans naturalistes.

Le *Monde Illustré* parle en termes émus de Jules Sandeau et de ses œuvres. On aimera à lire ces détails qu'il donne sur cet écrivain fort connu et apprécié dans notre monde littéraire :

Je ne sais s'il s'y trouvera, à l'exposition des portraits du siècle, un portrait de ce pauvre et cher Jules Sandeau, que la littérature pleure aujourd'hui, et qu'elle avait, hélas ! perdu déjà depuis quelque temps. Car il avait abandonné tout travail et nous disait un jour : — Ah ! mon ami... vous ne savez pas à quel point c'est dur d'en être réduit à se regretter !

Je ne sais si le portrait de ce maître styliste aura pris place dans la collection réunie là-bas. Auquel cas, les visiteuses qui s'arrêtent à la superficie pourraient bien faire une petite moue sotttement dédaigneuse.

L'auteur de *Mademoiselle de La Seiglière*, en effet, ne répondait point par des dehors fascinateurs et romanesques à la poétique tendresse, à la délicate rêverie de ses œuvres.

L'aspect était plutôt d'un officier de cavalerie en retraite.

Je parle naturellement du Sandeau que j'ai connu et qui m'a été bien tendrement sympathique.

La redingote boutonnée, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement incliné, il s'en allait par les rues, les mains dans les poches, songeant et monologuant parfois. La rosette de la boutonnière achevait de dépister et ajoutait à l'analogie militaire.

Mais quand on se donnait la peine d'observer d'un peu près, rien qu'à pénétrer dans l'intérieur de ce regard profond et mélancolique, on se sentait en présence d'un penseur et d'un tendre.

Les traits ne signifiaient rien sans ce regard-là, tout illuminant, tout révélateur. Le nez était épais, les lèvres accentuées, le menton doublé. Mais par-dessus tout cela rayonnait la flamme de cet œil bienveillant et fin. La physionomie en était comme avivée.

Quelle profonde sensibilité chez ce vieillard dont l'âme était restée si jeune, si vibrante, qu'elle en souffrait parfois de cruels supplices !

Je me rappelle Sandeau en 1870, à l'heure de nos désastres. On venait d'apprendre la grande défaite décisive, la défaite de Sedan. Je rencontrai Jules Sandeau à la gare Montparnasse ; il partait pour Bellevue, où il avait son nid. Il vint à moi d'un bond, comme un homme dont le cœur débordant a besoin de s'épancher, et frémissant, les dents serrées, les yeux baignés de larmes, il se répandit en éloquentes gémissiments sur le deuil de la France ! C'était admirable de sincérité et si poignant, que pas un des passants qui nous entouraient et nous observaient n'eut la pensée de railler cette douleur dont l'explosion avait vraiment des cris insolites en un pareil endroit.

De même, chaque fois que vous parliez à Sandeau d'un malheureux. Il y avait de l'écho dans cette âme haut placée, mais toujours penchée vers les infortunes.

* *

Au coup terrible que lui porta le déchirement de la patrie succéda un coup plus directement cruel encore.

Jules Sandeau avait un fils qu'il adorait. C'était par lui seulement et pour lui que ce modeste fut orgueilleux en sa vie.

Ce fils, qui comptait parmi nos plus brillants officiers de la marine, rapporta de Cochinchine le germe d'une impitoyable maladie qui devait l'emporter en quelques mois.

Je ne m'imagine pas de spectacle plus désespérément touchant que celui dont nous fûmes témoin navré.

Sandeau avait emmené son fils chéri et agonisant. Il l'avait installé à Bellevue, dans ce nid auquel je faisais allusion plus haut et que je décrirai tout à l'heure. Puis il s'institua garde-malade, seconde mère.

C'était charmant et déchirant à voir cet homme à cheveux blancs, servant de guide et d'appui à ce jeune homme marqué pour la tombe, soutenant de son bras sexagénaire le bras tremblant, fiévreux, à qui il voulait faire voir une fois encore les arbres et le soleil.

Lorsqu'arriva le dénouement fatal, bien qu'il fût trop prévu, l'anéantissement s'empara de Jules Sandeau. On peut dire qu'il n'a jamais revécu depuis. Son fantôme a continué à errer, mais lui n'était plus là... Une partie de lui-même était restée prise, quand on avait cloué le cercueil du fils perdu.

Tous ceux qui l'approchaient se disaient bien qu'on aurait à lui appliquer ces beaux vers de Victor Hugo :

Car rien n'est si puissant que deux pauvres bras morts,
Pour tirer promptement les pères dans la tombe.

* *

Faut-il parler de l'œuvre de Jules Sandeau ?

C'est presque faire injure à tout lecteur lettré que de prétendre lui apprendre ou lui révéler quelque chose sur la grâce accomplie, sur l'observation sereine de ces livres que plusieurs générations ont déjà consacrés.

Au théâtre il laissera deux chefs-d'œuvre : *Mademoiselle de La Seiglière*, accomplie sous ses deux formes, et le *Genève de M. Poirier*, auquel collabora la robuste main d'Angier.

Le talent de Sandeau est peut-être, parmi tous ceux qui ont imposé l'admiration à notre siècle, la plus éloquente protestation contre la décadence naturaliste qui nous fait dégringoler vers des bas-fonds immondes. Relisez ces pages tout imprégnées de charme, de sentiment, d'élégance... et comparez ensuite avec les hoquets contemporains.

Le parallèle est terrible.

Inutile de dire que Sandeau professait une horreur profonde—ou mieux un dégoût hautain—pour les malpropétés que d'aucuns croient avoir mises à la mode.

Un jour, devant moi, on parlait de certaines incongruités de la nouvelle école et des théories éceurantes prêchées par ses apôtres.

Sandeau écoutait sans mot dire.

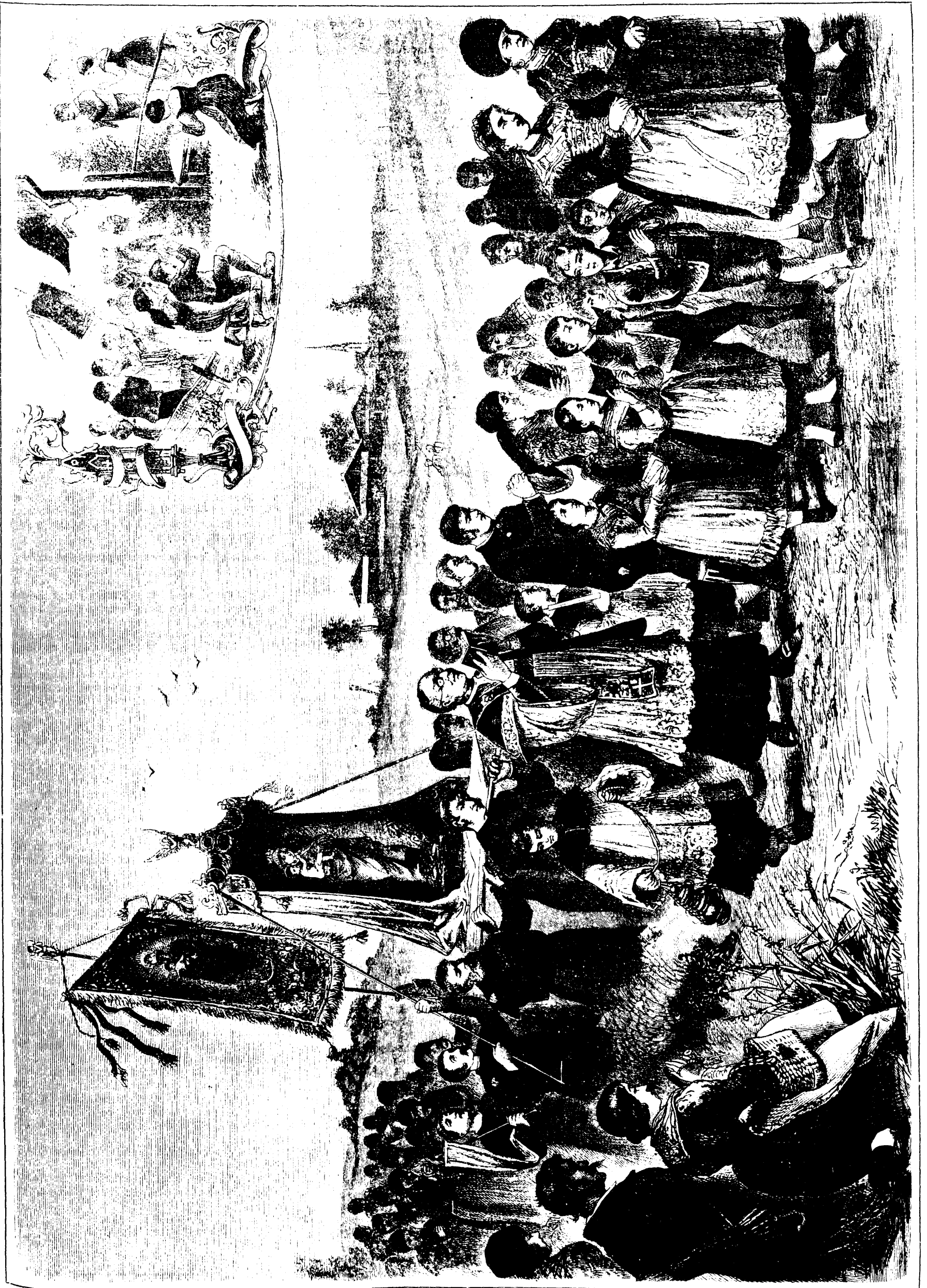
Quelqu'un lui posa cette question directe :

— Et vous, cher maître, que pensez-vous de tout cela ?

— Moi, dit-il, c'est bien simple... je pense qu'il y aura toujours plus de variété dans l'odeur des fleurs que dans l'odeur du fumier.

Cela disait tout.

Sandeau, d'une bonhomie si franche, d'une si oor-



SUISSE—LA PROCESSION DES ROGATIONS

diale aménité, avait d'ailleurs de ces trouvailles d'ironie altières et dédaigneuses.

Un autre exemple :

Je ne sais quelle feuille de bas étage avait dirigé contre lui une attaque odieusement bête.

Un ami, il en est toujours pour ces singuliers avertissements,—crut bien faire en venant prévenir Sandeau.

—L'article est abominable... Vous y répondrez, n'est-ce pas ?

—Non... il faudrait le lire...

* * *

J'ai encore dans la mémoire un mot très profond de l'illustre écrivain.

C'était au moment d'un procès scandaleux.

On causait de cette histoire sinistre.

—Voyez-vous, dit Jules Sandeau... à mesure qu'on avance en âge, on doit devenir plus soigneux de sa propreté morale comme de sa propreté physique. Il ne faut pas être parmi les gens qui disent : J'ai le malheur d'être vieux. Il faut être parmi ceux qui peuvent dire : J'ai l'honneur d'être vieux.

Il avait vraiment cet honneur-là, ce cher et vaillant cœur.

Aussi quelles fidèles amitiés il a inspirées !

C'était en sa villa de Bellevue, dont je vous ai promis la description, un rendez-vous de dévouements d'élite.

La mignonne et plaisante demeure !... Un petit coin de jardin frais et souriant sur la plus belle vue des environs de Paris. Une vue qui attirait le pèlerinage des artistes.

Du coteau, en effet, on aperçoit le mont Valérien comme sous ses pieds. Puis la Seine aux zigzags paresseux, cheminant entre les ombrages en pente du parc de Saint-Cloud et les pelouses verdoyantes du bois de Boulogne.

C'est vraiment enchanteur.

La maison, de proportions socratiques, était décorée avec un goût subtil. Quelques peintres y avaient fait la toilette des murailles, notamment dans la salle à manger, où tant de célébrités vinrent prendre place autour de la table hospitalière.

C'était le séjour préféré de Sandeau, toujours épris de calme. Que de fois la forêt de Meudon regarda passer ce penseur solitaire, pour qui chaque arbre était un vieil ami et à qui les oiseaux semblaient souhaiter la bienvenue !

Dans les dernières années, arbres et oiseaux ne revirent plus le promeneur mélancolique et doux. J'ai dit comment la perte de son fils avait rendu odieux à Sandeau ce morceau de terre qu'il avait mis toute sa coquetterie à parer, ces paysages qui lui parlaient toujours du cher absent.

Il ne lui restait pour distraction que la flânerie le long des quais, où il retrouvait deux choses préférées : les grands horizons et les vieux livres.

Mais tous ceux qui le rencontraient remarquaient, hélas ! un affaiblissement progressif chez celui qui s'abimait de plus en plus dans sa tristesse.

La maladie qui couvrait à pris son élan et a fondu implacable sur le septuagénaire. C'est un grand vide pour l'Académie que la perte de Jules Sandeau. Modestement, sans bruit, il faisait une tâche importante, se vouant ou plutôt se dévouant à l'examen des œuvres présentées aux concours. Et comme il était heureux lorsqu'il découvrait un talent ignoré ! Il allait en parlant à tous avec un cordial enthousiasme.

C'est lui qui, à propos de ces concours, disait un jour à un de ses collègues :

—Nous avons là un rare privilège. Il nous permet de nous choisir des remplaçants.

Je ne vois pas qui le remplacera, lui, car il avait une formule dont on semble avoir perdu le secret, en ce temps d'outrances et de déchainement.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Au temps où l'on pouvait dire : *Gesta Dei per Francos*, l'on disait aussi : *Regnum Gallie, regnum Marie, le Royaume de France et le royaume de Marie*. Et c'était vrai de tous points. Partout où la Croix avait été plantée, une statue avait été érigée à la Vierge-Mère, et toutes les grottes célèbres, tous les vallons fleuris, toutes les montagnes abruptes répétaient ainsi aux catholiques le mot de ralliement et de salut. Quels prodiges de courage enfanta cette vue ! quelles grandes poésies inspira-t-elle ! et surtout quels actes de vertus sût-elle faire accomplir, l'histoire vraie de la France nous le dit à chacune de ses pages.

La France alors était grande et respectée !

Le Bas-Maine, plus peut-être que toute autre province, s'était associé à ce mouvement de foi. Dans presque toutes les paroisses, il y a soit une chapelle, soit un autel dédié à la Vierge. Ici, c'est un pèlerin de Terre-Sainte qui suspendit à un arbre quelque relique

précieuse de Marie et qui la laissa en dépôt à une ville pleine d'avenir, à la suite d'un miracle constaté ; là, c'est un prodige aussi étonnant que celui de l'*Ane de Balaam*, et dont la postérité a attaché le souvenir à quelque humble statue ou à quelque oratoire bien vieux. La Vierge a partout multiplié les miracles de sa bonté maternelle ; elle est honorée partout, et sur le penchant du vallon solitaire, et sur le bord du limpide ruisseau, et sur la crête du rocher nu. Au Bas-Maine, aujourd'hui encore, en dépit de l'impiété, Marie règne et commande !

Si, obéissant au cœur, je voulais retracer les plus douces impressions de mon enfance, je conduirais mes amis-lecteurs à cette vieille chapelle couverte de lierre qu'on oublie chaque jour davantage, et où, pour la dernière fois peut-être, je fis monter vers Dieu l'encens de ma prière sur le sol de la France. Elle était pauvre, délabrée, noircie par le temps ; mais elle était restée debout au milieu de générations nombreuses, et surtout au milieu de la tourmente révolutionnaire ; la statue qu'elle renfermait avait été non sans miracle arrachée aux profanations des *Bleus* : comme le cœur, balloté par les premiers orages de la vie, se reposait doucement sur le cœur de Celle que tous mes compatriotes appellent leur mère et leur patronne ! O Notre-Dame du Bignon, de loin comme de près, veille sur tes enfants !

Mais dans ce siècle, si fertile en miracles, Marie a voulu elle-même se faire Bas-Vestière. Il serait mal à moi de ne pas lui en marquer ma reconnaissance en relatant brièvement les faits. (*)

C'était vers la mi-janvier 1871. Une partie de la France avait déjà été envahie par les Prussiens, et la capitale, en proie à la famine, était enfermée dans un cercle de fer et de feu. Partout le deuil, la honte, le désespoir ; partout, pourrions-nous dire, le froid et la faim.

Le Bas-Maine était lui-même menacé, car, à la bataille du Mans, nos régiments avaient été une fois de plus broyés sous la mitraille et les obus. Déjà même le canon grondait sur ses frontières et résonnait dans ses vallées. Sillé-le-Guillaume, Beaumont-sur-Sarthe, étang de Barbé, noms sinistres qui couvrent autant de défaites ou du moins de combats indécis, par lesquels la Bretagne et le Bas-Maine étaient ouverts à l'ennemi !

Certes, le courage ne manquait pas ; Gesvres en est une preuve. Mais que faire sans chefs, sans armes et sans pain ?

On pria, et nulle part avec plus de foi que dans une petite bourgade de la Mayenne, sur la lisière même de la Bretagne, appelée jadis Pont-Méen et aujourd'hui Pontmain.

Ce village a une histoire et des plus glorieuses. Un prince breton, de la noble maison des Gaël, y avait, au neuvième siècle, bâti un château-fort. Au dixième siècle, Pont-Méen était devenu un poste militaire important, et de plus, tête de *chastellenie* et *cour de haute, de moyenne et de basse justice*. Pendant longues années, les tours de son château connurent les assauts, les luttes et les victoires, et il ne fallut rien moins que les nombreuses cohortes du farouche comte anglais Aronde, surnommé le *fléau du Bas-Maine*, pour les forcer à courber leur front altier et cent fois victorieux. La forteresse fut rasée, et la cité qu'elle abritait vit tous ses habitants périr par le fer ou être emmenés, comme plus tard le furent les Acadiens, prisonniers de guerre au pays d'Angleterre.

Quoi qu'il en soit de cette histoire émouvante, Pontmain, depuis longtemps, ne gardait de sa gloire passée que l'espoir traditionnel de redevenir une grande ville, par la découverte fortuite d'un trésor infiniment précieux, et cette légende vraiment étonnante d'actualité :

Lorsque Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera.

En 1871, malgré ces traditions, Pontmain n'était qu'un pauvre village sans nom même dans le Bas-Maine : devant Dieu seulement il avait quelque importance, car là, grâce au zèle d'un autre curé d'Ars, le saint nom de Dieu était respecté, le dimanche observé et le culte de Marie ouvertement pratiqué.

Le 17 janvier 1871, le père d'une des familles chrétiennes de ce village, pilait des ajoncs pour ses chevaux avec ses deux enfants, Eugène et Joseph, âgés respectivement de douze et de dix ans. Dans un moment de répit, Eugène sort et voit tout à coup, au-dessus d'une maison voisine, à cinq ou six mètres dans les airs, une belle et grande Dame qui semble lui sourire.

« Cette Dame portait une robe bleue parsemée d'étoiles d'or, et cette robe, sans ceinture et sans taille, ressemblait à un *sarrau* d'enfant. Les manches étaient larges et pendantes. Un voile noir couvrait sa tête et retombait gracieusement sur ses épaules. Une couronne d'or, sans autre ornement qu'un petit liseré d'un rouge sang, ceignait son beau front. Haut de vingt centimètres environ, ce diadème ressemblait à un cône renversé.

« La figure de la Dame était petite, très blanche, d'une incomparable beauté. « Jamais, disent les en-

fants, on n'a rien vu de semblable ni en personne, ni en image. » Elle avait les mains nues et abaissées, comme on a coutume de représenter Marie Immaculée.

« Les pieds, que la longue robe couvrait en partie, étaient chaussés d'une sorte de pantouffles bleues comme la robe, et au milieu, un ruban d'or formait un nœud en forme de rosette. Et cette belle Dame regardait l'enfant et elle souriait. »

Eugène resta ravi devant cette apparition merveilleuse. Joseph, son frère, vint lui aussi et vit comme lui.

Deux petites filles, appelées sur les lieux, jouèrent de la vision. Une toute petite enfant, âgée de deux ans et un mois, apportée par sa mère, se prit à battre des mains, à sourire et à s'écrier : Le Jésus ! le Jésus !

Bientôt, on le conçoit, toute la bourgade entourait les enfants et, sous la direction du curé, se mit en prière.

Le drame allait commencer. Ce fut d'abord un cercle bleu qui se forma tout autour de la Dame ; puis quatre bougies parurent sur le cadre, deux à la hauteur des genoux de la Dame et deux à la hauteur des épaules. A ce même instant se dessina une petite croix rouge sur le cœur de la belle Dame, et la tristesse se peignit sur ses traits.

Tous les assistants se confondaient en larmes et en prières.

La belle Dame semble monter et grandir d'une manière sensible, et les étoiles du temps, disaient les enfants, se rangent deux à deux sur son passage ou se multiplient sur sa robe bleue :

—C'est comme une fourmilière, crient les heureux voyants ; en v'la-t-y ! en v'la-t-y ! ça se tape sur sa robe comme des grains de sable... Elle est bientôt toute dorée...

On entonne le *Magnificat*, et à peine le premier verset a-t-il été chanté que les quatre enfants s'écrièrent tous ensemble :

—V'la cor de kai qui s'fait !

Et, sur un écriteau blanc, long de dix mètres et large d'environ un mètre et demi, une main invisible traça lentement, en beaux caractères d'or, ces mots qu'ils épelèrent tous ensemble :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCCERA EN PEU DE TEMPS.

MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Dix minutes après s'être formée, l'inscription disparut, et la Dame, qui avait souri aux enfants, retomba dans la tristesse.

Ce fut le moment solennel. Tout à coup, une croix rouge, haute d'environ deux pieds, avec un Christ également rouge, parut au devant de la divine Vierge, comme suspendue en l'air. Marie saisit le crucifix, l'incline vers les enfants, et ils peuvent lire : JÉSUS-CHRIST, en lettres rouges aussi, au sommet de la croix, sur un écriteau blanc et très long.

La foule émue chante le *Parce Domine*. La sainte Vierge, triste et recueillie, semble prier avec les assistants.

Tout à coup, une étoile part de sous ses pieds, allume les quatre bougies, remonte, va se placer au-dessus de la tête de Marie et y demeure suspendue.

Le crucifix rouge disparut alors, et sur les épaules de Marie se virent deux petites croix blanches, qui étaient, au témoignage des enfants, piquées *sû bout*.

Et la Mère de Dieu sourit de nouveau aux voyants. Bientôt après, un grand voile blanc monta lentement des pieds de la Vierge, la voila peu à peu aux yeux des enfants et mit fin à leur ravissement de trois heures.

Ce prodige, on le comprend sans peine, eût vite un immense retentissement dans le Bas-Maine. La foi vint s'agenouiller heureuse devant la statue de Marie ; le voltairianisme ricana et l'incrédulité blasphéma.

L'Eglise, toujours sage, attendit, étudia, et, à la fin, se prononça en faveur du miracle. Depuis lors, Pontmain a été connu dans tout le monde catholique ; il a vu les princes de l'Eglise et les généraux d'armées se prosterner sur les dalles de son humble chapelle.

Son curé est allé voir au ciel Celle qu'il n'avait pas vue, mais qu'il avait aimée et servie sur la terre. Les Oblats de Marie Immaculée ont pris sa place, bâti une basilique monumentale et n'attendent plus, pour élever sur les rives du Dairon, un monastère imposant, que l'ère de liberté promise, il semble, par l'apparition.

Cent mille pèlerins vont chaque année implorer sur cette terre bénie, la miséricorde de Dieu pour leur patrie opprimée et déshonorée par quelques hommes sans foi et sans loi.

Espérons que bientôt ils iront y chanter l'hymne de la délivrance !

Pontmain sera alors le pèlerinage de l'action de grâces, comme il est aujourd'hui le pèlerinage de l'espérance :

Quand Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera.

(A suivre)

GIULIO.

(*) Cette narration n'est que le résumé d'une brochure publiée par M. l'abbé Richard, de douce mémoire, sur l'ordre de Mgr Wicart, évêque de Laval.

M. Leblanc, député du comté de Laval à la Législature de Québec, a remis son mandat comme tel, ce qui met fin à la contestation de son élection.

Une leçon qui nous arrive du Canada

Sous ce titre, nous lisons dans la *Petite Presse*, de Paris, du 30 avril dernier :

Nos lecteurs savent que tous les Français ne sont pas en France. Il y en a partout où s'est exercée notre action colonisatrice ; il y a notamment au Canada ceux qui ont suivi Jacques Cartier et se sont établis sur les bords du fleuve Saint-Laurent.

Ceux-là, malgré les pressions de tout genre qu'on a exercées sur eux, sont restés peut-être plus Français que leurs frères de la mère-patrie. Non seulement ils continuent à parler la pure langue du dix-septième siècle, mais encore ils ont conservé, à un haut degré, le sentiment patriotique et l'attachement à la foi de leurs pères.

Aussi forts dans leur résistance à l'oppression anglaise, que dans leur dédain les offres dont les accablent les Yankees, ils veulent rester ce qu'ils ont toujours été : catholiques et Canadiens-français.

Une feuille rurale—la *Gazette des Campagnes*—qui se publie à Sainte-Anne de la Pocatière et reflète bien le sentiment des populations agricoles de la France du Nord-Amérique, nous apporte, dans l'un de ces numéros de mars, une déclaration qui est pour nous—Français de la France—un véritable enseignement. La voici :

* *

Les Etats-Unis, désireux d'utiliser, par la mise en culture de leur immense territoire, l'intelligence et les habitudes laborieuses du Canada, avaient fait appel aux cultivateurs de la province de Québec en faisant miroiter à leurs yeux les avantages matériels de l'émigration.

Mais les Canadiens, qui les avaient précédés sur le sol de la grande république américaine, et qui avaient fort à se plaindre de son hospitalité, ont immédiatement jeté le cri d'alarme :

« Chers compatriotes, leur ont-ils dit, de grâce n'émigrez pas. Nous sommes six cent mille Canadiens aux Etats-Unis ; nous avons fait des merveilles pour rester Français et catholiques, en même temps que citoyens du pays ; eh bien ! malgré tous nos efforts, nous sommes insultés et méprisés ; on dit que nous sommes à la Nouvelle-Angleterre ce que les Chinois sont à la Californie ; on nous reproche de ne pas envoyer nos enfants à l'école où ils oublieraient Dieu et la France. Restez aux champs, cultivateurs de Québec ; ne venez pas vous faire insulter et opprimer. »

Et les Canadiens se le sont tenus pour dit : ils ont repoussé les offres des Yankees ; ils sont restés chrétiens et Français, plus pauvres sans doute, mais aussi plus dignes qu'ils ne l'eussent été aux Etats-Unis.

* *

N'avions-nous pas raison de dire que nos frères des bords du Saint-Laurent nous envoient là une grande leçon ?

Voilà des Français que nous avons abandonnés et qui ont gardé l'amour de la France ; des catholiques que le protestantisme et ses mille sectes enserrant, sans avoir jamais pu les entamer ; des cultivateurs auxquels on offre des terres à exploiter, des domaines à conquérir, et qui refusent la fortune pour n'être ni opprimés dans leur croyance ni insultés dans leur dignité de pères de famille.

Que leur reproche-t-on ? De ne pas envoyer leurs enfants aux écoles méthodistes ? Mais c'est parce qu'ils veulent que la jeune génération conserve, comme eux, le souvenir de la France et de la foi chrétienne.

Pourquoi les compare-t-on aux coolies venus de la Chine, qui achètent peu, consomment peu et ne font pas « aller le commerce ? » Parce qu'ils ont gardé les habitudes austères de Jacques Cartier et de ses Malouins.

Les Français restés de ce côté de l'Atlantique ont—nous ne craignons pas de le dire—beaucoup à apprendre de ceux qui sont là-bas, sur l'autre rive de l'Océan.

Où sont-ils, parmi nous, ceux qui font « des merveilles » pour garder leur patriotisme et leur foi ?

Où trouver des gens qui refusent l'occasion de faire fortune au risque de voir leur dignité compromise ou leur conscience opprimée ?

Combien de pères de famille se laissent-ils prendre aux appétits de la cantine scolaire, du vestiaire gratuit et autres avances faites à leurs enfants ?

Décidément, les Bretons qui ont fondé la colonie française du Canada avaient la foi religieuse et patriotique chevillée comme la cale des vieux navires de St-Malo, puisqu'ils l'ont transmise aussi robuste, aussi solide à leurs arrière-petits-fils.

Que ceux-ci reçoivent, à cette occasion, le salut sympathique de leurs frères de France. Nous valons moins qu'eux assurément, mais nous leurs gardons, nous aussi, un fidèle souvenir.

MICHEL BOURGUIGNON.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

La crèmerie de Thetford, Michigan, a réalisé, l'an dernier, \$40 par vache.

L'aphis détruit une grande quantité de boutons sur les pommiers du district de Belleville.

Un rat musqué a occasionné une perte de \$200,000 en perçant un trou dans un barrage du moulin, à Windsor.

Les huit lignes de chemins de fer aboutissant à Boston ont, en 1882, transporté 41,129,285 passagers, sur lesquels elles en ont tué huit, soit un par ligne.

Le Nouveau-Brunswick, pendant l'année 1882, a exporté 742,131 douzaines d'œufs, représentant une valeur de \$166,512.

Une nouvelle compagnie, au capital de \$50,000, vient d'être formée à St-Jean, P.Q., pour la fabrication de la porcelaine, de la faïence et des articles en terre cuite.

Le Sénat du Massachusetts a passé une loi accordant une prime de \$1 par tonne de betteraves récoltées dans l'Etat et destinées à la fabrication du sucre.

Les derniers avis de Boston nous disent que les marchés américains sont encombrés de pommes de terre et que les prix baissent considérablement.

Il y a aux Etats-Unis six fabriques de téléphones faisant toutes de brillantes affaires. Dans l'une, il a été commandé 6,000 instruments en six semaines.

La compagnie de chemin de fer "Great Eastern and European Short Line," a demandé au gouvernement fédéral un subside de \$1,200,000 pour la construction d'une ligne directe de Montréal à Louisbourg, Cap Breton.

Tandis que le blé d'automne s'annonce mal dans l'Ouest, il donne de bonnes espérances dans l'Est. Les fermiers du district de Kingston disent que jamais ce blé n'a été aussi beau que cette année.

La section de la Baie-du-Tonnerre du Pacifique Canadien a été formellement acceptée par M. Egen, superintendant-général. La distance de Winnipeg au lac Supérieur, 436 milles, sera, sous le syndicat, parcourue en 24 heures.

La trop grande fabrication de coton écri a forcé quelques manufactures à offrir leurs produits à 12½ p.c. au-dessous des cours ordinaires et à les vendre à quatre mois de crédit, en datant leurs factures du 1er juillet. Nous avons prévu cet état de choses.

Nombre de fermes entre Windsor et Sandwich ont été divisées en lots à bâtir, dans l'espérance d'une hausse sur les propriétés. Les affiches ont été posées, les acheteurs ne sont pas venus et les fermiers regrettent de ne pas avoir fait leurs semences.

L'Europe continentale est disposée à nous envoyer des émigrants tout aussi bien que l'Angleterre. Des arrangements sont déjà pris pour le transport d'une forte émigration de Suédois, Norwégiens, Danois, Allemands et Suisses.

Des industriels de Steubenville se préparent à fabriquer en grand les clous en acier. Ils sont persuadés que ces clous, une fois connus et appréciés, remplaceront promptement les clous en fer, et rien ne sera épargné pour que le public soit à même d'essayer et de juger le nouveau produit.

Le commerce des bestiaux promet d'être excellent dans la vallée de l'Ottawa, avec des prix très élevés. Les bouviers sont partis en campagne achetant non seulement pour les besoins locaux, mais encore pour l'exportation. Attendons-nous cet été à voir hausser les prix de la viande.

CHOSSES ET AUTRES

On a constaté que 5,000 volumes de la bibliothèque du Parlement ont été sauvés lors de l'incendie des bâtisses.

M. Wainwright, assistant-gérant général du chemin

de fer du Grand-Tronc, a été nommé directeur-général du chemin de fer du Nord.

Il ne faut jamais s'alarmer à propos des maladies du foie, des rognons ou de la vessie, surtout quand vous pouvez vous procurer les Amers de Houblon.

On parle de construire à St-Barthélemy un nouvel édifice pour un couvent qui coûterait \$20,000. La bâtisse actuelle du couvent servira d'académie pour les jeunes garçons.

M. A. Lusignan vient d'organiser à Ottawa un mouvement des plus louables en faveur de la famille de Lorimier. Il y aura une soirée à l'Institut-Canadien pour cette œuvre patriotique.

Mgr Fabre a donné ordre aux Sœurs de l'Hôtel-Dieu, de la Providence et de la Miséricorde, de fermer leurs portes aux professeurs et aux élèves de l'Université Victoria.

Plusieurs médecins de cette ville ont été invités à assister à la prochaine convention de l'Association médicale américaine, qui aura lieu à Cleveland, Ohio, du 5 au 8 juin prochain.

Quelques journaux annoncent que l'hon. M. Bellerose va envoyer sa démission comme sénateur et qu'il va briguer les suffrages du comté de Laval, comme député à la Législature provinciale.

Son Honneur M. le lieutenant-gouverneur Robitaille et les honorables MM. Langevin et Caron, assisteront à la célébration de la St-Jean-Baptiste, à Windsor, Ont., le 25 juin prochain, et y prononceront des discours.

La semaine dernière les messieurs suivants ont subi leur examen pour être admis à la pratique comme arpenteurs de la confédération : J. A. Belleau, Québec ; A. A. Balzaretto, Québec ; L. A. Decourval, Manitoba, et Jean Maltais, Chicoutimi.

On croit que le nombre des membres de l'Association Anglaise pour l'avancement des sciences, qui doivent visiter Montréal en 1884, sera d'environ cinq cents. On dit que le célèbre Pasteur sera au nombre des distingués visiteurs.

La Chambre fédérale a voté \$5,000 comme aide à la Société Royale du Canada pour la publication des rapports annuels de ses travaux. Elle a suivi, en cela, l'exemple des pays les plus avancés sous le rapport de l'instruction, qui se font un devoir d'encourager les sociétés de ce genre.

A Saint-Elie, comté de Maskinongé (P.Q.), un éboulement de terre s'est effectué, et plusieurs arpents de bois et de champs ont glissé dans la rivière Yamachiche dont le cours a été obstrué. Un grand nombre d'hommes travaillent à pratiquer un chenal afin de faire rentrer la rivière dans son lit. Il s'est formé dans la forêt un lac d'une trentaine de pieds de profondeur.

La section canadienne à l'exposition des pêcheries a beaucoup de succès. La presse entière en a fait l'éloge. Au banquet du "Fishmongers' Club," le prince de Galles a dit qu'elle était remarquable et que les produits canadiens l'emportaient sur ceux de toutes les autres colonies. Sous certains rapports, le Canada est au même rang que les Etats-Unis. Les cartes attirent beaucoup l'attention du public sur notre pays.

Nous apprenons la mort du Dr V. H. Hénault, arrivée accidentellement dans une partie de chasse, le 8 mai courant, vers onze heures de l'avant-midi. Le Dr Hénault, âgé d'environ 32 ans, était un homme instruit, bien élevé et d'un caractère facile et agréable.

Ancien zouave pontifical, il fit partie plus tard de la police montée de Manitoba, et établi depuis quelque temps à Médina, où il exerçait sa profession. Il laisse une femme et trois enfants qui sont actuellement à Somerset, Wisconsin.

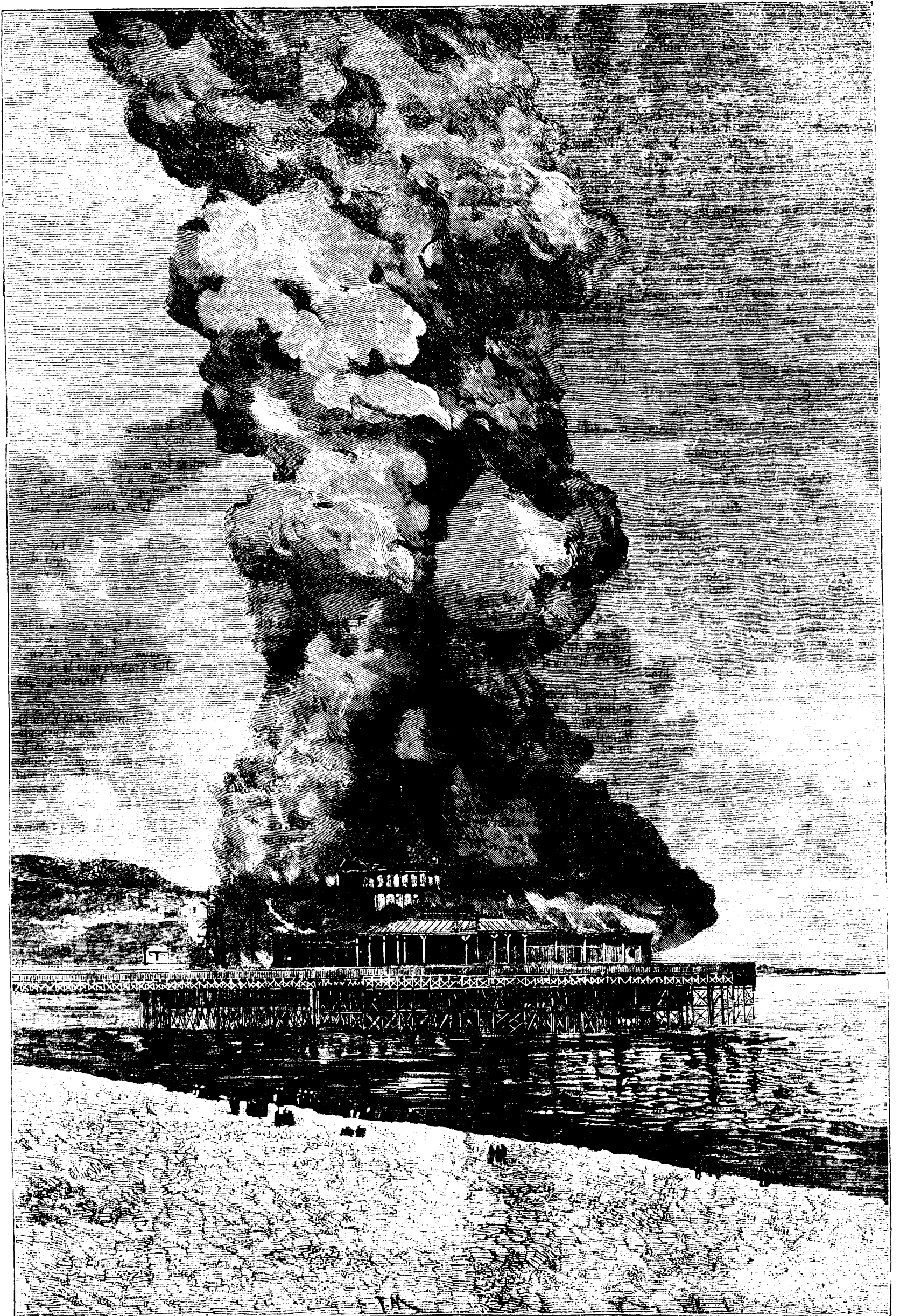
Lors d'une visite qu'elle a faite dernièrement à l'hôpital catholique de Water street, à Ottawa, Son Altesse Royale la princesse Louise a été très affectée par le récit d'une pauvre malade, une femme du nom de Connors. En réponse aux questions de la princesse, cette femme a dit qu'elle était mère de trois enfants et que son mari avait été envoyé au pénitencier pour vol, de sorte que ses enfants vivaient d'aumônes. La princesse Louise promit d'intercéder en faveur de son mari afin d'obtenir sa grâce, et, quelques jours plus tard, Connors était de retour à Ottawa. Il faut espérer que cet homme, qui a eu souvent maille à partir avec la police, saura profiter de la faveur qu'il vient d'obtenir, grâce à Son Altesse Royale, et réparera par sa conduite future les fautes de son passé.

—Savez vous ce que fait ce monsieur ?

—C'est un accordeur.

—Bah ! Croyez-vous qu'il pourrait m'accorder la main de sa fille ?

M. Louis Fréchette vient de composer un drame intitulé *Hamderbolt*, qui sera joué bientôt à New-York.



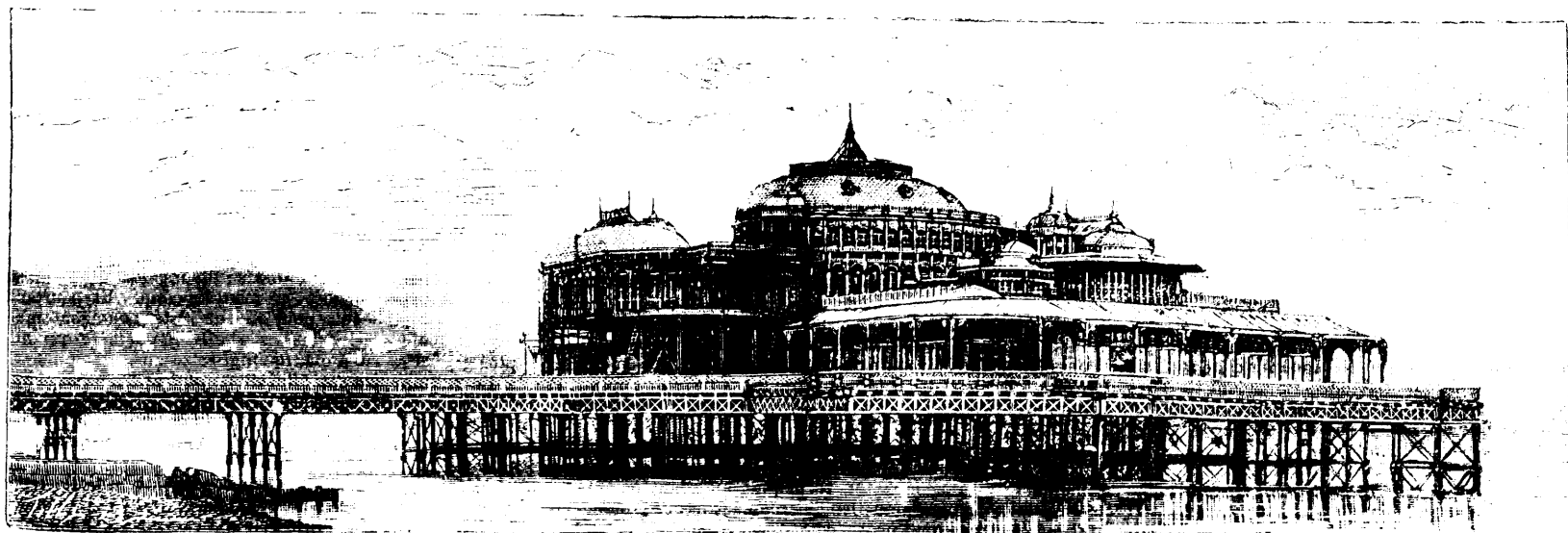
L'INCENDIE DE LA JETEE-PROMENADE, A NICE. — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. DISDÉRI



Mlle D'ERINCOURT. — (Dessin de M. Vuillier, d'après la photographie de M. Morize.)



M. Charles SAUVAGEOT, notre collaborateur, mort à Fontainebleau le 14 février.



L'INCENDIE DE LA JETEE-PROMENADE, A NICE. — LE CASINO, AVANT LE SINISTRE



LE CASINO APRES LE SINISTRE. — D'après la photographie de M. Raynaud.

LES PETITS CHATS

Les plus jolis animaux de la terre,
A mon avis, ce sont les petits chats,
Lorsque gaîment groupés près de leur mère,
Au grand soleil ils prennent leurs ébats.
Qu'ils savent bien renvoyer une balle,
La rattraper... la relancer au loin,
Courir après... la chercher par la salle,
S'ils l'ont perdue, égarée en un coin.

Les petits chats ont, grâce à la nature,
Manteau de rois, de princes, de sultans,
Lustré, soyeux, une belle fourrure,
Chaude en hiver et légère au printemps.
Ils en sont fiers, aussi patte proprette
Brosse le poil, le lisse tour à tour.
Voyez un chat quand il fait sa toilette,
Il n'en finit, ça dure tout le jour.

Les petits chats n'ont pas besoin d'apprendre
Pour être vite au courant du métier.
Pour être instruits, pour oser entreprendre
De grimper seul sans chandelle au grenier.
Ah! le grenier! c'est leur champ de bataille,
Leur champ d'honneur! car les valeureux chats,
Bons généraux, sans poudre ni mitraille,
Sur le carreau couchent souris et rats.

J'entends toujours l'indigne médisance
Dire à celui qui griffonne trop mal :
— Votre écriture offre une ressemblance,
Rappelle fort celle d'un animal...
Le fait est faux. Et pour preuves contraires
C'est que Minet sur la joue et la main
Trace parfois en très beau caractère :
"Vous m'ennuyez! laissez-moi donc taquin!..."

AUGUSTA COUPRY.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VI

CRUEL SECRET

(Suite.)

L'impénétrable et décourageante obscurité qui enveloppait la conduite d'Annonciade explique dans un cœur sans foi la cruelle et coupable détermination que prit Amédée d'avoir recours au suicide pour dénouer une situation qu'il croyait sans issue. Un chrétien sincère et fervent aurait souffert autant qu'Amédée, mais d'une manière différente et sans songer à se soustraire lâchement à l'épreuve permise par Dieu.

Amédée ne fixa ni le jour, ni l'heure où il devait effectuer sa désespérante résolution. Il se dit seulement, avec un flegme tout britannique, qu'il fallait que cela fût et que cela serait.

On était à la fin d'août; la chaleur écrasante de la canicule semblait énerver la nature aussi bien que les êtres intelligents; le soleil versait du feu dans les veines; Amédée était à sa place accoutumée sous la charmille de la villa, regardant les effets magiques de la lumière sur les eaux, ces scintillements, ces cascades perlées, ces couleurs variées et insaisissables dans leur transparence; il sentait son âme participer à l'épuisement de son corps et enviait plus follement que jamais l'éternel repos de ces belles eaux qui réfléchissent l'azur du ciel. Le bourdonnement sourd mais continu des insectes d'été ajoutait à la fièvre qui l'agitait; du sol échauffé s'exhalaient les âcres et suaves parfums des arbres du parc, des fleurs cultivées et des fleurs sauvages; pas un nuage, pas une brise, pas un frémissement de feuilles, pas un chant d'oiseau, les fleurs s'inclinaient sur leurs tiges, le silence était partout. Allangui par l'atmosphère, Amédée se sentait mortellement triste; l'orage caché qui planait sur la nature planait aussi sur son âme. Il pensa pour la millième fois à cette autre charmille de Rémil-lac sous laquelle, à la même époque, l'année précédente, il avait respiré auprès d'elle la tiédeur parfumée des longues soirées d'été; il lui semblait reconnaître le sentier chéri que foulaient si légèrement ses petits pieds de feu et, dans les innombrables combinaisons d'ombres et de lumières, il croyait voir le ravissant profil d'Annonciade.

Il se berçait ainsi dans les souvenirs de l'époque où il avait connu cette douce jeune fille souriante comme une matinée de mai, fraîche ainsi qu'une fleur d'églantier, semblable dans son enjouement au roitelet qui vole dans les airs;... il s'était mis en travers de son bonheur, et la pauvre et naïve enfant n'avait pas osé avouer que son cœur était déjà donné.

— Non, non, je ne serai pas plus longtemps un obstacle à ton bonheur, à ton repos et à ta félicité, murmurait Amédée formulant tout haut sa pensée, je vais te rendre par la mort la liberté que je t'ai ravie.

Cependant il voulut la voir encore, savourer cette dernière et amère joie avant l'éternelle séparation.

Ils passèrent la première partie de la soirée ensemble. Elle, froide; lui, sentant qu'il l'aimait en la perdant. Vingt fois il s'achemina vers la porte et revint sur ses pas. Il espérait peut-être qu'un mot tomberait de ses lèvres et lui donnerait la vie. Les lèvres ne s'ouvrirent pas.

Ce fut lui qui, à cette heure solennelle, succomba au besoin de verser son âme dans le cœur qu'il n'avait pu gagner. Il lui dit en termes ardents combien il l'avait aimée pour sa douceur, pour sa candeur naïve, pour sa grâce, pour son charme, pour son esprit, pour sa beauté.

— Et maintenant, ajouta-t-il, je ne vous demanderai plus rien. Annonciade, ce serait indigne de vouloir vous arracher par la force ce que vous refusez à la prière, mais écoutez le cri d'une âme brisée; depuis que nous sommes ensemble vous avez vécu entourée d'obscurités et de mystères; votre humeur si enjouée a fait place à des caprices inexplicables, vos ma-

nières enfantines se sont changées en un maintien sérieux qui n'est pas de votre âge; vous étiez aimante, vous êtes froide; vous paraissiez heureuse de me voir autrefois, actuellement vous me fuyez... je vous demande la cause de cette conduite qui me désespère, vous me répondez : ce n'est pas mon secret. Et vous voulez qu'un homme, que votre mari se trouve satisfait et heureux?... ne le croyez pas; j'ai le désespoir dans l'âme, j'y ai la mort.

Cette parole vibrante fit jeter un grand cri à Annonciade, elle se leva blanche et frappée, et reçut le choc mortel dont elle ne devait pas se relever.

Il entendit son cri, il accourut :

— Parle, parle, lui dit-il, les yeux plongés dans ses yeux, tu vois comme je t'aime, aie pitié de moi, ma chère bien-aimée.

Il la serrait sur son cœur, il sentait qu'en ce moment, il pouvait tout lui pardonner, mais il fallait que son cœur s'ouvrit et qu'elle eût le courage de donner une espérance.

Elle ne pouvait pas parler. Elle ne pouvait pas dire : "Vous aimez ma sœur, ou ma sœur vous aime." Elle ne devinait pas les pensées blessantes qui tourmentaient Amédée; elle était pure comme les anges, n'ayant aucune idée du mal, n'aimant après Dieu que lui, son mari, son Amédée.

Il reprit, croyant faciliter son épanchement, tandis qu'il était aux antipodes de la vérité :

— Dis-moi seulement pourquoi tu redoutes de vivre à Argentan ?

Les deux bras de la jeune femme, qui s'étaient attachés à son mari, retombèrent le long de son corps :

— Je ne puis! soupira-t-elle tristement.

Il ne parla plus. Tous deux étaient finis pour lui en ce monde.

Il se retira à pas lents, la regardant dans le lointain enveloppée dans sa mousseline blanche comme l'aurore dans les nuages du matin. Elle s'effaça et ne fut plus qu'une ombre indistincte, puis elle disparut entièrement sauf dans le cœur dont elle avait la pleine possession.

Il s'arrêta quelques instants à la porte de cette demeure où il la laissait pour toujours, il essaya de se débattre contre la réalité, elle était inflexible et lui disait : "Fuis." Et comme un insensé, comme un misérable, comme un condamné, il se rendit au chemin de fer, prit un billet pour Amberieu, décidé à chercher la mort, accidentelle pour le public, au milieu des montagnes qui séparent la France de la Suisse.

Le temps s'était obscurci. L'atmosphère pesante toute la journée annonçait maintenant une nuit orageuse, dans l'air alourdi on respirait une odeur de pluie; au bout de quelques kilomètres, quand l'horizon fut visible, on aperçut les nuées ouvertes par de brillants éclairs; les vallons, les bois et les montagnes se couvraient d'une brume humide et triste, comme si le ciel et la terre prenaient le deuil du bonheur d'Amédée et voulaient pleurer avec lui.

L'homme qui portait en lui-même le poids d'une existence brisée devait être et fut indifférent aux sites grandioses et sauvages qui accidentent la route dans cette partie de la Suisse et provoquent l'admiration des touristes et des véritables artistes. Il fit ce court trajet enfermé dans ses pensées funèbres, ne regrettant pas la vie, mais regrettant le bonheur. Il descendit à Amberieu et, sans entrer en gare, s'achemina avec la nuit dans des chemins isolés. Au bout d'un moment, l'orage éclata, inondant de torrents d'eau les montagnes resserrées entre lesquelles s'était engagé l'imprudent voyageur. Qui n'a point assisté à un orage dans les Alpes ou dans les Pyrénées se fera difficilement une idée du désordre des éléments, de ce désordre immédiat sans précurseur comme sans durée. Nous avons entendu le tonnerre par un ciel splendide sans qu'un nuage fût visible; un quart d'heure après, tout était obscur, le ciel n'avait plus ni soleil ni lumière, et, en une heure de tourbillon et de pluie la nature était dévastée.

Bientôt la foudre retentit répétée à l'infini par les rochers qui surplombaient à droite et à gauche tantôt en saillies effrayantes, tantôt en pics élevés; l'eau se précipita en véritables avalanches de ces roches ébranlées; de toutes parts, des accidents de terrain ou des crevasses dans la montagne semblaient s'ouvrir, comme des gueules béantes, pour vomir des eaux limoneuses; dans d'autres endroits, elles formaient de véritables cascades laiteuses qui, tombant de hauteurs prodigieuses, rejaillissaient au sol en gerbes d'écume.

Amédée ne put échapper à l'admiration de ces sublimes horreurs; l'homme et ses chagrins en présence de ces grandes convulsions de la nature se rapetissent prodigieusement; il voyait, à la lueur des éclairs, les ruisseaux devenir torrents, et sa retraite coupée par les arbres déracinés ou des éboulements de terrain.

Je ne voudrais pas dire qu'il eut peur, car un homme n'a pas peur; mais pourtant ses pensées prirent un cours différent. Quelques instants plus tôt, il pensait au néant comme au terme de ses maux; actuellement, remué dans des profondeurs intimes de l'âme qu'il ne se connaissait pas, seul et perdu au milieu d'un chaos qui ne va pas lui faire grâce, n'ayant pas d'entourage pour faire parade d'un faux scepticisme, Amédée eut d'étranges sensations. "Ces rochers qui tremblent sur leurs bases vont s'écrouler et me broyer, pensait-il, en mesurant du regard leur profondeur effrayante; ils vont, avec moi, se réduire en poussière et la créature vivante qui passera là demain foulera cette poussière du pied. Tel est donc le terme de ces magnifiques blocs dont les bases semblent éternelles; l'homme a-t-il les mêmes destinées? Suis-je appelé à périr tout entier ou à survivre par la partie souffrante et aimante de mon être? Mon corps est-il le dépositaire d'un atome d'immortalité?"

L'artiste s'était d'abord réveillé devant le spectacle grandiose de l'orage dans la montagne; rapetissé et comme étouffé par cette grandeur, il se sentit redevenir homme et maître de la création au souffle d'une pensée religieuse. Le doute sur la destinée future éveilla un instinct de vie, et, machinalement, il prit un sentier qui coupait obliquement la montagne, pour le service des pauvres gens dont les maisons sont disséminées dans ce désert.

Il le suivit quelque temps, transpercé par la pluie dont il sentait peu l'atteinte; ses souffrances étaient ailleurs. Il atteignit un plateau sur lequel il erra toute la nuit, indécis et misérable, ne sachant ni vivre ni mourir.

L'orage cessa brusquement. Des nuages couleur de suie estompèrent le ciel jusqu'au lever de l'aurore; ils cachaient encore la lumière, lorsque des cris poussés dans la direction du Nord vinrent arracher Amédée à sa léthargie pour le rappeler au grand devoir de l'assistance fraternelle.

Il suivit en tâtonnant la direction des cris qui retentissaient dans le silence de la nuit sombres et déchirants; il parvint à une chaumière isolée, à la porte de laquelle se tenait une femme vieille et d'apparence misérable qui, se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, criait :

— Ma fille est morte, ma fille est morte ! et le redisait sans cesse en appelant au secours.

Personne ne pouvait l'entendre dans ce lieu perdu, et la Providence seule avait pu y conduire Amédée pour le sauver de lui-même au profit du prochain. Il s'adressa à la vieille femme :

— Qu'y a-t-il ? que voulez-vous ?

Elle ne répondit pas, mais continuant à gémir, le précédant dans sa chaumière, traversant une salle obscure, elle le conduisit dans une chambre située sur le derrière où une jeune fille d'environ dix-huit ans, étendue sur un lit, paraissait endormie. L'atmosphère était malsaine, une forte odeur de charbon s'exhalait de cette petite pièce dont l'unique fenêtre grande ouverte donnait passage à l'air humide de la nuit; l'aurore qui se levait éclairait faiblement cet intérieur misérable dans lequel la fraîcheur fébrile de la jeune fille répandait seule quelques rayons.

— Ma fille ! ma fille ! cria la jeune femme en redoublant de sanglots et se jetant sur le lit.

Elle ne s'éveilla pas. Quel lourd sommeil que celui que s'éveillent pas les baisers, les cris et les larmes d'une mère ! Amédée commençait à comprendre.

Il écarta la vieille femme, examina la jeune fille et reconnut que cet assoupissement maladif n'était pas le sommeil, mais la conséquence d'une asphyxie. Elle était rose et blanche cependant, vêtue comme un jour de fête avec des fleurs de la montagne autour d'elle, suivant cette folie qui égare les âmes malades sur la route du suicide. Il lui toucha les mains, le front, tout cela était brûlant, tout cela était inerte. Était-elle donc morte ? Si jeune, si belle, si rayonnante de vie, avait-elle disposé, contre l'ordre de la Providence, des jours bénis qu'elle accordait aux enfants qui ont une mère à aimer et à servir ?

Ces questions passèrent dans l'âme d'Amédée, étonné de l'impression que lui causait un suicide.

La jeune fille était morte.

Amédée en douta longtemps; il lui frappa dans la paume des mains, sous la plante des pieds, il essaya même de la saigner avec une petite lancette, qu'à la suite d'études médicales inachevées à Paris, il portait toujours sur lui; ces secours furent inutiles, le sang ne vint pas, le souffle éteint ne s'anima plus.

Il envoya la mère à Amberieu chercher un médecin.

Pendant ce temps, il resta seul avec la morte, il put la contempler à l'aise, il en frémit.

Ce n'était pas la fin chrétienne que le prêtre accompagna de ses bénédictions, l'assistance de ses larmes qu'entoura un silence recueilli et que veilla une famille en prières. C'était le passage brutal d'une pleine existence à l'insensibilité effrayante du cadavre. Le visage avait encore de l'éclat; l'âme n'habitait plus le corps. Un médecin allait venir, des prêtres aussi et ils diraient : tout est mort, et, sans service, sans cortège, sans bénédiction, sans prière, sans amour, sans espérance, on mettrait dans la terre, pour y pourrir, celle qu'un peu de courage devant les douleurs du temps eût fait peut-être sainte et martyre.

Amédée, qui n'avait pas songé à cela quand il avait écouté crier dans sa poitrine ses propres douleurs, s'émut profondément devant ce spectacle. La mort est un grand enseignement, il l'entendit.

Deux ou trois heures passèrent; il y avait loin de cette partie de la montagne au village, et la vieille femme marchait lentement, bien qu'elle eût pris des raccourcis connus des seuls habitants de ce lieu. Elle revint avec le médecin et le prêtre. Tous deux furent violemment émus devant cette malheureuse créature qui n'avait plus besoin de leurs secours.

Il fallut bien dire que c'était la mort. La pauvre vieille femme poussa des cris déchirants. On l'interrogea par une curiosité naturelle, et dans l'espoir aussi de la soulager par l'épanchement. Elle raconta comment sa petite fille (elle était sa grand-mère), avait été fiancée à un garçon pris par la conscription.

— Ils s'étaient jurés de s'attendre, dit-elle. Mais voilà deux mois passés qu'un troupier, en traversant Amberieu annonça le mariage de Bernard avec une veuve du côté de Paris, quelqu'un de riche qui l'avait libéré du service. Isaline prit ça fièrement. J'm'en inquiétais, je lui disais : pleure, ma fille, car j'avais craint qu'elle ne méditât un mauvais coup. Et pourtant, c'était un grand devoir pour elle de rester courageusement au travail, ayant sur les bras sa vieille grand-mère qui ne peut plus gagner sa vie à quatre-vingt-seize ans.

Le prêtre répéta :

— Quatre-vingt-seize ans !

— Oui, quatre-vingt-seize ans, mes chers messieurs, d'aucuns disent que c'est un bel âge; moi je dis que c'est un triste âge pour voir ce que je vois.

— Mais enfin, demanda le médecin, hier a-t-elle témoigné quelque chose de son funeste projet ?

— Non, vraiment. Elle s'en alla cueillir des fleurs sur la fin du jour, après qu'elle eut rendu le linge blanchi à ses pratiques. Je lui demandai ce qu'elle voulait faire de tous ces bouquets. "Une chapelle dans ma chambre," qu'elle répondit. Le soir, elle avait quasiment l'air gai, et je la vis aller et venir par la maison après que je m'étais couchée. C'est seulement ce matin, dans les quatre heures, quand je me suis levée, que j'ai senti une drôle d'odeur, comme qui dirait de fumée; j'ai crié : Isaline ! Ne la voyant pas venir, j'ai accouru à sa fenêtre et je l'ai vue comme la voilà.

Et dorechef, la bonne femme se jeta sur le corps de la jeune fille, tantôt l'appelant des plus doux noms, tantôt l'accablant de reproches, se plaignant de voir ses cheveux blancs délaissés et répétant sans cesse qu'on n'a pas le droit de mourir quand on a des devoirs à remplir sur la terre.

Le médecin gémissait sur la mort qui prenait une aussi belle enfant, et le prêtre pleurait sur une âme éternellement jugée.

Cette scène déchirante avait complètement arraché Amédée à lui-même; elle parlait plus haut encore que l'orage dans la montagne, elle renfermait de l'épouvante et de l'enseignement. Amédée comprenait clairement, devant la douleur et les plaintes de la vieille femme, que la mort par le suicide est une lâcheté, puisqu'elle nous enlève aux devoirs sacrés envers la famille et la société pour lesquels Dieu nous a créés et nous laisse sur la terre. Il se dit que si la pauvre morte eût pu voir par anticipation les larmes de sa grand-mère, que si elle avait entendu les cris navrants poussés par son désespoir, elle ne se serait pas tuée, mais s'oublant, elle aurait dévoué sa vie à consoler cette vieillesse qu'elle abreuvait d'amertume. Et lui-même ! comment avait-il pensé à mourir ? Quels sévères jugements auraient été portés sur son compte ! Quel deuil il aurait étendu sur l'avenir d'Annonciade !

En quittant la chaumière, où il laissait un secours, accompagné du prêtre qui s'était chargé d'envoyer deux pieuses filles

aider la vieille femme dans les pénibles devoirs restant à accomplir, Amédée sentit dans son âme des impressions nouvelles.

La vie lui apparut tout à coup différente de ce qu'il la jugeait la veille; il la voyait maintenant avec un but, des luttes, des sacrifices, mais par cela même avec un intérêt sérieux.

Honteux du désespoir jaloux dans lequel de vagues soupçons l'avaient entraîné, il voulait mettre l'entier dévouement de son cœur, de son âme et de ses forces à aimer, à respecter, à soigner, à guérir celle qui était devenue sa compagne et le but de sa vie.

Occupé et absorbé dans ses pensées, Amédée gardait le silence. Son compagnon de route le rappela à la situation présente en lui disant :

— Quel effroyable progrès fait le suicide à notre époque ! comme le sens moral est affaibli ! Nos pauvres enfants du peuple, autrefois si pieuses, si sages, si attachées à leurs devoirs et à leurs familles, semblent avoir perdu aujourd'hui les plus simples notions religieuses. Cette malheureuse Isaline était un modèle à l'époque de sa première communion ; elle faisait partie de différentes congrégations dont elle était l'exemple. Peu à peu elle fréquenta moins l'église, on la vit plus parée ; la grand-mère, quoiqu'elle dise, est très faible, elle favorisait la légèreté d'Isaline, elle aimait mieux la voir à la danse qu'au confessionnal ; aujourd'hui, elle en recueille le fruit. Voyez-vous, monsieur, il faut aux jeunes filles et aux jeunes femmes la garde de Dieu !

En toute autre circonstance Amédée eût souri avec incrédulité, mais au sortir de ce spectacle de mort, des sentiments plus sérieux germaient dans sa tête, et il entrevoyait, au travers de la vie et des douleurs humaines, l'action divine.

— Vous avez peut-être raison, monsieur l'abbé, répondit-il avec politesse.

Quand ils furent à Amberieu, il salua le prêtre et, s'acheminant à la station, il attendit le passage du premier convoi. Son âme était comparativement calme. Il ne voulait plus penser à lui, mais faire le bonheur des autres, et peut-être... chercher Dieu.

Le temps était calme, sinon beau ; les eaux tombées dans la nuit accouraient en masses formidables du haut des montagnes, et, jaillissant de roc en roc, mugissant comme la tempête, elles arrivaient sur la terre en y creusant un gouffre ou en y commençant un torrent. Ces eaux d'orage, sans mesure et sans frein, qui vont labourant la terre, dévastant les moissons, déracinant les arbres, portant sur leur passage le désordre, l'effroi et la ruine, sont un des plus grands, des plus émouvants spectacles que l'homme puisse contempler. Amédée en fut émerveillé, et l'enthousiasme saisissant fortement son âme, le ramena à Genève aussi heureux qu'il l'avait quitté désespéré.

Annunciade avait souffert de son absence, et cependant, elle ne se plaignait pas. Elle dit seulement :

— Quelle affreuse nuit pour les voyageurs !

— J'étais de ce nombre, répondit Amédée, j'ai fait une excursion dans la montagne, mais j'ai bien juré qu'on ne m'y reprendrait plus.

La jeune femme ignora toujours l'affreuse douleur dont elle avait été menacée pendant cette nuit d'orage.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Charles Sauvageot

A la triste liste déjà si longue des collaborateurs du *Monde illustré* disparus depuis une année, il nous faut ajouter aujourd'hui le nom de M. Charles Sauvageot, mort à Fontainebleau (France), le 15 avril dernier. M. Sauvageot était l'ami intime du regretté Edmond Morin. C'était une nature d'élite, un artiste doublé d'un gentilhomme parlant de son art avec amour et montrant à tous la plus grande bienveillance unie à une véritable distinction.

Depuis de longs mois, M. Sauvageot était très malade, et ce fut avec grand-peine qu'il put se rendre à la fête de bienfaisance qui fut donnée l'année dernière au palais de Fontainebleau pour nous en faire le croquis. C'est, croyons-nous, la dernière fois qu'il dessina pour un journal illustré.

Charles-Théodore Sauvageot, était né à Paris le 22 février 1826.

Son père était peintre de vitraux à la fabrique de Choisy-le-Roy. Sa mère, Mlle Désirée Gaillot, peintre de genre, élève de Gros, eut pendant de longues années un atelier très suivi.

Dans ce milieu artistique, l'enfant se sentit tout naturellement porté vers les arts graphiques.

Tout jeune, il dessinait avec ardeur et paraissait devoir cultiver, comme sa mère, la peinture de genre, mais son amour profond de la nature déterminait sa vocation pour le paysage.

Elève d'Isabey et grand admirateur d'Eugène Delacroix, il conserva pour ces deux maîtres un véritable culte, et l'on retrouve dans presque toutes ses œuvres, certaines de leurs qualités.

Comme dessinateur, il a été longtemps collaborateur d'abord du *Musée des familles*, sous la direction de Pitre Chevalier, puis de *l'Illustration* et du *Monde illustré*.

Depuis vingt ans, il s'était adonné au professorat, et tous ses élèves conserveront un souvenir de cet atelier où ils trouvaient tout à la fois l'éducation artistique et une bonne et franche camaraderie, rendue facile par le caractère aimable et bienveillant du professeur.

Dans ces dernières années, Charles Sauvageot, très souffrant, avait quitté Paris pour vivre à Fontainebleau où il professait encore, mais où surtout il pouvait se livrer à ses études dans sa chère forêt.

Depuis 1862, Charles Sauvageot a figuré à presque toutes les expositions annuelles.

Plusieurs de ses tableaux ont été reproduits par les journaux ou figurent dans la collection Goupil.

Nous citerons :

Vues prises en Hollande, en Auvergne et en Provence ;

Une ruelle au XVIIe siècle ;

Les Vieilles Murailles de Morcy et beaucoup d'autres vues prises dans la forêt de Fontainebleau ou dans les environs.

Sur la fin de sa vie, il s'était adonné à l'aquarelle. Ses productions étaient très prisées par les amateurs et les collectionneurs.

Karl Marx

Le nom de Karl Marx et les idées pour lesquelles il a combattu ont fait trop de bruit dans le monde pour que nous laissions échapper l'occasion de publier le portrait de ce célèbre révolutionnaire.

Le fondateur et directeur de *l'Internationale des travailleurs* est mort récemment à Londres.

Karl Marx était né à Trèves en 1814. Après avoir fait ses études à Bonn et à Berlin, il alla rédiger la *Gazette rhénane* à Cologne en 1840. Ce journal ayant été supprimé en 1843, il vint à Paris avec sa jeune femme et y publia des études philosophiques et politiques avec Ruge et Heine.

Peu de temps après, il se tourna entièrement vers les clubs socialistes. Expulsé de France à la requête du gouvernement prussien, il se réfugia à Bruxelles. Après la révolution du 24 février, Marx fit un court séjour à Paris et partit pour Cologne, où il ressuscita la *Gazette rhénane*, qui fut supprimée en 1850 par le procès des communistes de Cologne. De nouveau proscrit, Marx se réfugia à Londres, où il se fixa.

Les années qui suivirent furent employées par Marx à fonder l'association internationale des travailleurs.

Jusqu'à sa dissolution, Karl Marx prit une part très active à la direction de l'Internationale, et depuis il s'est activement occupé de la fondation de quelques-uns des partis ouvriers actuels.

Karl Marx avait deux filles, dont l'une est mariée à M. M. Charles Longuet, rédacteur à la *Justice*, qui habite Argenteuil et chez lequel le célèbre socialiste était venu passer quelques semaines l'année dernière. L'autre est mariée à M. Paul Lafargue, orateur de clubs, qui vient d'être condamné, il y a quelques jours, par la cour d'assises de Moulins, à trois ans de prison, pour un discours révolutionnaire prononcé dans des réunions publiques.

L'Institut des aquarellistes de Londres

L'Institut des aquarellistes de Londres, qui compte maintenant un demi siècle d'existence, vient de se faire bâtir, par l'architecte Eduard-Robert Robson, un hôtel dans Piccadilly. De l'inauguration de cet hôtel datera une ère nouvelle pour l'aquarelle anglaise, par le fait de l'admission à ses expositions de tous les aquarellistes. L'Institut rend ainsi un grand service aux aquarellistes comme au public, en mettant les premiers en rapport avec le second qui attend, non sans impatience, l'ouverture de la prochaine exposition de juin. L'Institut compte parmi ses membres les artistes les plus renommés de l'Angleterre et, comme membres honoraires, plusieurs princes et princesses de la famille royale d'Angleterre.

Le bâtiment, que représente notre gravure, est du style grec, modifié suivant la destination à laquelle le bâtiment doit répondre. La façade se compose d'un soubassement, contenant six salles donnant sur un grand hall ou salle vitrée. Autour et au-dessus sont des chambres pour les œuvres de moindre importance et trois galeries spacieuses. Les murailles du hall, où l'on accède par les deux entrées, à fronton coupé, que l'on voit à droite et à gauche de l'édifice, sont percées de petites fenêtres au-dessus desquelles des niches contiennent les bustes des plus célèbres aquarellistes anglais.

Le hall mesure environ 35 mètres de longueur sur 14 de largeur. Il reçoit le jour par en haut et ses murailles sont divisées en panneaux richement ornements. Un grand escalier, auquel on accède par la porte du milieu, conduit aux galeries d'expositions.

L'incendie de la jetée-promenade à Nice

La jetée-promenade de Nice vient d'être complètement détruite par le feu, qui s'est déclaré le 4 avril, vers cinq heures, et s'est étendu avec une rapidité effrayante. L'incendie présentait un coup d'œil terrifiant. Le zinc de la toiture en fusion, la charpente en fer qui se tordait sous l'effort des flammes, l'eau de mer en ébullition, l'immense gerbe de feu et de fumée qui s'élevait à une hauteur de plusieurs étages constituaient un spectacle de la plus horrible magnificence, dont notre dessin d'une page donnera une idée au lecteur.

Nos deux autres dessins représentent la jetée l'un avant le sinistre, l'autre après.

Cette jetée-promenade, qui n'était pas tout à fait terminée, est l'œuvre d'une société particulière. La construction en avait été commencée en 1880. Elle part de la promenade des Anglais et se termine en mer par une vaste plate-forme sur laquelle s'élevait le palais des fêtes ou le Casino. Il y avait dans ce palais une très vaste et très belle salle pour les représentations théâtrales, les bals, les concerts, puis des salles de billard, un restaurant, un café, un cercle nautique. Un grand promenoir abrité l'encadrait et il était couronné par une élégante coupole couvrant la salle des fêtes et qu'entourait une terrasse d'où l'on jouissait d'une vue admirable.

La jetée-promenade sera reconstruite.

Mademoiselle d'Erlincourt

Les dernières démonstrations politiques ont mis en évidence une étrange figure de jeune fille qui a été mise en état d'arrestation, lors de l'affaire de la salle Rivoli, et qu'une récente ordonnance de non-lieu vient de rendre à la liberté.

La célébrité d'un moment de Mlle d'Erlincourt explique suffisamment la publication de son portrait dans ce numéro.

Mlle Fernande d'Erlincourt est née à Reims le 10 mars 1863. Elevée par sa grand-mère paternelle, Mme Poiret, née d'Erlincourt, elle reçut jusqu'à l'âge de onze ans ses tendres soins. Dès l'enfance, elle manifesta des goûts artistiques très prononcés et se passionna pour le théâtre, ce que voyant, son père devinant une vraie vocation lui donna des maîtres de musique et de déclamation.

Mlle d'Erlincourt s'est, paraît-il, essayée déjà dans quelques réunions de bienfaisance, pour s'habituer au public.

Elle est en pourparlers pour un engagement sur une scène parisienne.

Sa personnalité n'est donc pas exclusivement politique. Au reste, l'ordonnance de non-lieu qui a terminé l'incident de la salle Rivoli, est une justification suffisante en faveur de Mlle d'Erlincourt, qui proteste énergiquement contre les récits publiés sur son compte et répudie surtout le titre "d'anarchiste" dont on l'aurait gratifiée.

M. John Brown

La mort de ce fidèle et dévoué serviteur, sans être un événement politique, offre un caractère assez grave, en ce qui frappe S. M. la reine d'Angleterre dans ses plus chers sentiments, ceux qu'elle a voués au souvenir du prince Albert, au service duquel le défunt était entré en 1849.

M. Brown, décédé le 27 mars, avait 58 ans. Fils d'un fermier de l'Aberdeenshire, il était entré au service royal en 1849. L'année suivante, le prince époux l'avait choisi pour accompagner la reine Victoria et conduire son poney.

En 1865, il fut nommé serviteur personnel de la reine, et ne la quitta jamais depuis lors.

M. John Brown, créé esquire, il y a deux ans, était chef de la chambre des Stewards, c'est-à-dire à la tête de la maison royale.

Portant le costume écossais, John Brown se tenait toujours sur le siège de derrière du landau de la reine, veillant sans cesse à sa sûreté. Son attachement et son long dévouement à la souveraine lui avaient valu certains privilèges. La reine se plaisait à rendre hommage à ses qualités : droiture, simplicité, cœur ferme et bon.

Lors de l'attentat commis sur la personne de lady Florence Dixie, M. John Brown s'étant rendu sur l'emplacement même, pour procéder à une enquête, fut saisi par le froid. Une indisposition se déclara et peu à peu dégénéra en maladie sérieuse, dont le dénouement fut fatal. Nous reproduisons la physionomie sympathique de ce dévoué et fidèle sujet dont la perte a causé à la reine d'Angleterre une secousse profonde.

S. M. la reine Victoria a voulu dire un dernier adieu à son fidèle serviteur.

Elle est allée prier dans la chambre mortuaire.

Ce que coûte annuellement aux ouvriers *l'esprit du mal*. Etant admis qu'un ouvrier dépense par jour, pour tuer le verre ou pour offrir une tournée à ses amis, une somme de dix ou vingt cents, voici ce que représenterait cet argent placé à quatre et demi pour cent.

Dix cents par jour au bout de dix ans donne \$448 ; quinze cents font en vingt ans \$1,717, et vingt cents par jour produisent au bout de quarante ans \$7,412.

Combien de malheureux ouvriers ont ainsi sacrifié à l'ivrognerie une modeste aisance dans leur vieillesse.

Aujourd'hui, ils ont pour toute rente le grand livre de la charité publique, quand ils auraient pu se faire une existence honorable.

Celui qui tiendrait un compte de ses folles dépenses apprendrait peut-être à devenir économe. On ne compte pas assez, voilà le mal.



KARL MARX, mort récemment à Londres. — (Desin de M. G. Vuilleb.)



JOHN BROWN, premier serviteur de la reine d'Angleterre, mort récemment



LONDRES—L'INSTITUT DES AQUARELLISTES—VUE EXTÉRIURE

DE TOUT UN PEU

Le bois courbé artificiellement ou naturellement peut s'employer de bien des manières dans les fermes. Une poutre courbée est souvent très utile dans les granges ou autres bâtiments; souvent elle donne plus de force à la construction tout en étant plus légère qu'une poutre droite. Bien des instruments sont rendus plus faciles à manier et plus durables par l'emploi de bois naturellement courbé, aussi les fermiers devront-ils faire leur possible pour employer ces bois et étudier la meilleure manière de les utiliser chaque fois qu'ils en auront l'occasion.

Où s'arrêtera l'emploi du papier? Ses nombreuses transformations permettaient de croire qu'on l'avait adopté à tous les usages de la vie. Nous avons mentionné dernièrement, sans compter les roues de wagons, les courroies de transmission et la fabrication des maisons, mais en parlant de ces dernières nous avons fait une réserve pour les cheminées. Nous avons tort, on vient de construire à Breslau (Allemagne), une cheminée ayant 50 pieds de hauteur et entièrement faite de pulpe de papier, chimiquement préparée pour résister à la combustion.

Veut-on savoir combien il y a aujourd'hui de théâtres à Paris?—Il y en a 48.

Celui qui possède le plus grand nombre de places est le Châtelet, qui en compte 3,500. Viennent ensuite le théâtre des Nations, qui en contient 2,500; l'Opéra, 2,100; le théâtre du Château-d'Eau, 2,000; l'Ambigu-Comique, 1,900; les théâtres de la Gaité et de la Porte-Saint-Martin, chacun 1,800; l'Opéra-Comique, 1,500; l'Odéon, 1,467; la Comédie-Française, 1,380.

3,210 hommes et 1,859 femmes sont employés dans les 26 principaux théâtres parisiens.

Un jour, en revenant de la chasse, le roi Georges III entra en conversation avec son fournisseur de vins, M. Carbonel, et il fit avec lui une grande partie du chemin. Lord Walsingham était présent, et il saisit la première chance qu'il eût de prendre M. Carbonel à part pour lui dire quelques mots à voix basse.

—Que vous a dit Walsingham, lui demanda en riant le roi.

—Je vois que j'ai, sans le vouloir, manqué au respect que je dois à Votre Majesté. Milord m'a dit que j'aurais dû ôter mon chapeau chaque fois que j'ai adressé la parole à Votre Majesté; mais qu'il plaise à Votre Majesté de remarquer que chaque fois que je vais à la chasse, mon chapeau est attaché à ma perruque, et ma perruque attachée à ma tête, et que je suis monté sur un cheval très fringant, de sorte que si quelque chose part, tout part en même temps.

Le roi s'amusa fort de cette apologie.

La fabrication des paniers destinés à l'emballage des pêches est devenue une industrie importante. Il y a quelques années les paniers étaient faits à la main, et coûtant alors de vingt-cinq à trente cents chaque, causaient par leur perte un dommage assez grand au cultivateur. Mais la demande a créé l'industrie mécanique actuelle et aujourd'hui les paniers sont livrés au prix de \$6 à \$8 le cent. Sur les voies du chemin de fer de la Péninsule du Delaware, on compte aujourd'hui huit à neuf fabriques qui, pendant la saison de la récolte, peuvent fournir à la culture de 2,500 à 4,000 paniers par jour.

On annonce que la fabrication du sucre de lait, par un procédé nouvellement inventé, a été commencée dans l'une des fabriques de l'Ohio. Jusqu'ici, le sucre de lait employé dans la médecine, aux Etats-Unis, était importé d'Europe, principalement de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Il représente une valeur d'environ \$100,000. Si cette nouvelle industrie peut réussir et qu'on puisse l'appliquer à toutes nos grandes fromageries, elle constituera une source de grands profits, car, jusqu'à ce jour, nos fromageries ont laissé perdre presque entièrement, cet élément si important du lait.

Dans un salon :
On parle littérature devant Goni-Goni, et quelqu'un vient à dire que Jean-Jacques Rousseau mourut subitement :

—Allons donc, vous faites erreur! s'écrie-t-il... Il en aurait parlé dans ses *Mémoires*.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

NOUVELLES DIVERSES

—Une partie considérable de la ville de Samara, en Russie a été détruite par le feu.

—Les immigrants continuent à arriver par milliers à Montréal. Presque tous se rendent dans l'ouest.

La fièvre jaune fait de grands ravages à la Havane, 16 personnes ont succombé la semaine dernière.

—Les artilleurs canadiens qui vont concourir en Angleterre, cette année, partiront le 14 juillet.

Du premier au 28 avril, cette année, il est arrivé à New-York 78,000 immigrants, dont 22,000 venant d'Angleterre.

—Le Canada aura 11,248 milles de chemins de fer, quand toutes les entreprises commencées seront terminées.

—M. Adams vient de tuer près du lac du Bois-Blanc un magnifique pélican de huit pieds et demi d'envergure.

—La Chambre des lords vient de décider qu'un ministre anglican n'a pas le droit de célébrer son propre mariage.

—Dix agents de la police secrète vont accompagner les représentants du gouvernement français qui vont assister au couronnement du Czar.

—Beaucoup de marchands de Dublin continuent à recevoir des avis qu'ils seront *boycottés* s'ils servent comme jurés.

—Fitzharris, trouvé coupable de complicité avec les meurtriers après la double tragédie de Phoenix Park, a été condamné à la servitude pénale pour la vie.

—On dit que le gouvernement belge va imposer des droits sur le tabac, de façon à se créer un revenu de huit millions de francs par année, à même cet impôt.

—Vingt hommes de l'équipage de la barque *Arabia*, partie de la Nouvelle-Orléans pour Renel, sont morts de la petite vérole pendant la traversée.

—Helen Marcovitch, qui a tenté d'assassiner le roi Milan, en novembre dernier, et qui avait été condamnée à mort pour ce fait, vient de recevoir son pardon.

—Une dépêche arrivée de Paris annonce que M. de Brazza a pris possession du village de Loango et du territoire avoisinant au nom de la France.

—La ville de St-Jean, N.-B., a célébré vendredi dernier, la 100^e anniversaire de sa fondation. Ce jour a été observé comme fête publique, et l'on a fait de grandes préparatifs pour la célébrer dignement.

—Le viaduc actuellement en construction sur le lac Pontchartrain aura 21 milles de longueur. Ce sera l'ouvrage le plus considérable de ce genre aux Etats-Unis.

—Dans le cours du dernier siècle, la population de New-York a doublé à tous les dix-sept ans. Le *Sun* dit à ce propos que les bébés actuels verront New-York avec une population de dix millions d'habitants.

—Daniel Curley, le second prisonnier déclaré coupable d'avoir participé au meurtre de lord Cavendish et de M. Burke, a été exécuté à la prison de Kilmainham, vendredi matin, à huit heures.

—Dernièrement, M. Casavant, le député de Bagot, a donné à Louisville une conférence sur la culture de la betterave à sucre. Les cultivateurs ont paru satisfaits et ont promis de faire un nouvel essai.

—William Hardee et Solomon Hewitt, condamné à être pendu le 8 juin pour le meurtre de Jeremiah, se sont évadés de la prison de Conwayboro, E.-U., il y a huit jours. Pour fuir, les deux criminels ont assassiné un de leurs compagnons de prison.

—Un terrible accident de chemin de fer est arrivé, à la jonction de Lockerby, sur le chemin de fer Caledonian, en Angleterre. Une double collision a eu lieu. Sept personnes ont été tuées du coup et une vingtaine d'autres ont été blessées.

—Les dames de charité ouvriront le bazar annuel destiné à venir en aide aux infirmes de l'Asile de la Providence, le 28 mai courant, à l'orphelinat Saint-Alexis, coin des rues Saint-Denis et Mignonne, et le continueront jusqu'au 31 inclusivement. Un chaleureux appel est fait aux amis des pauvres pour aider ces bonnes dames qui se dévouent avec un zèle admirable à l'œuvre qu'elles ont en mains. Les personnes qui auraient quelques objets à donner en faveur de cette œuvre si éminemment charitable, sont priées de les faire parvenir au parloir de la Providence.

Pourquoi les Allemands ont si bon appétit ?

C'est ce que nous apprend un Allemand, le poète Langbein, dans le curieux livre que M. Alexandre Pey vient de publier chez Hachette, sur *l'Allemagne d'aujourd'hui* :

« Lorsque le diable fut précipité du ciel ses membres rompus se dispersèrent dans le monde entier; sa tête roula jusqu'en Espagne, et voilà pourquoi les Espagnols sont si orgueilleux; le cœur vint en Italie, c'est ce qui a rendu les Italiens si vindicatifs; les jambes, après avoir tournoyé, ont fini par s'arrêter en France, et c'est à cause de cela que les Français ne peuvent jamais se tenir tranquilles; le ventre enfin est tombé en Allemagne, voilà pourquoi les Allemands tiennent par-dessus tout aux mets abondants et aux bouteilles pleines. »

Et voilà pourquoi, ajoute à son tour M. Pey, non contents d'absorber beaucoup de choucroute et de bière, les Allemands dévorent aussi de temps en temps quelques provinces.

LES ECHECS

Montréal, 24 mai 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

Autre solution du No. 356.—M. T. J. Boivin, St-Jérôme.

No 357.—MM. Lafrenais, D. Fabien, L. Argis, P. Maurien, J. Dubé, Montréal; H. L. Lamoureux, Lowell; Un aufl. Saint-Hyacinthe; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; G. P. Arthabaska; Honoré M. Louiseville; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa; F. Gingras, Trois-Rivières; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tardieu, Québec; L. O. P., Sherbrooke; J. Lafrenière, N. P., Sorel.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

Nous empruntons à la *Vie Moderne* du 5 mai les quelques lignes ci-dessous qui donnent le résultat des deux premières journées de ce concours :

JEUDI, 26 AVRIL

Rosenthal et Bird.—Gambit écossais; partie nulle.
Mason et Mackenzie.—Giucoco piano; gagnée par Mason.
Skipworth et Mortimer.—Partie anglaise (Staunton); gagnée par Skipworth.
Steinitz et Winawer.—Variante de la partie de Hampe, appelée gambit Steinitz; gagnée par Steinitz.
Noa et Englisch.—Partie Ruy-Lopez; gagnée par Englisch.
Blackburne et Sellman.—Partie française; partie nulle.
Tchigorin et Zukertort.—Partie Ruy-Lopez; gagnée par Zukertort.

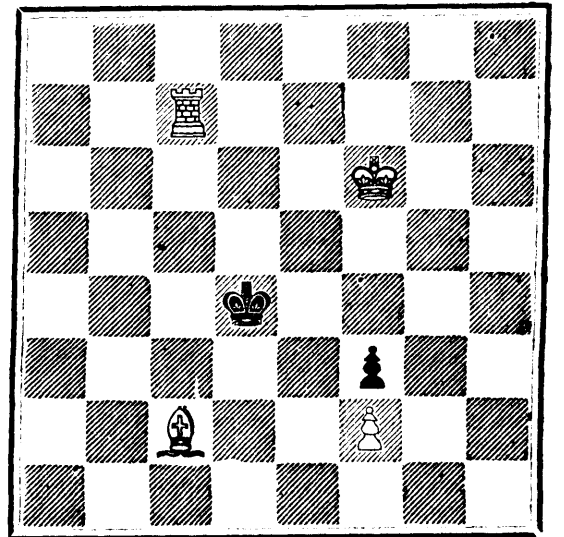
VENDREDI, 27 AVRIL

Blackburne et Mackenzie.—Giucoco piano; partie nulle.
Mason et Skipworth.—Giucoco piano; gagnée par Mason.
Mortimer et Zukertort.—Gambit écossais; gagnée par Zukertort.
Sellman et Rosenthal.—Partie Ruy-Lopez; partie nulle.
Steinitz et Englisch.—Gambit Steinitz; gagnée par Englisch.
Noa et Tchigorin.—Partie sicilienne; partie nulle.
Bird et Winawer.—Giucoco piano; partie nulle.

PROBLEME No. 358.

Composé par M. E. LEQUESNE, France.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 357.

Blancs.

1 R 4e D
2 F 4e T D ou 4e C R, mat.

Noirs.

1 R joue.

—Les maladies de Bright, des rognons, diabète et autres, lesquelles nous tourmentent tant, ne sont rien si l'on fait usage des Amers de Houblon. Tous les autres remèdes qui sont employés ne guérissent jamais radicalement.

PENSÉES

Il faut peu de choses pour les besoins de la vie ; mais il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion. *Lambert.*

La vie civile est un commerce d'offices mutuels ; le plus honnête y met davantage ; en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre. *Lambert.*

Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Plin : il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens. *Lambert.*

A mesure que nous avançons dans notre carrière, il semble qu'elle s'étend sous nos pas et que le terme se recule à nos yeux. *Saint Evremont.*

La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime à se répandre ; la multitude importune dans un autre, et l'on revient naturellement à soi, ou à un petit nombre d'amis. *Saint Evremont.*

VARIÉTÉS

Peine de mort :
— Eh bien, oui, qu'on l'abolisse !
— Mais que le bon Dieu commence !
Et, alors, ça ira tout seul.

— Tu m'aimes bien ? dit à Lili sa grand-mère.

— Oui, je t'aimes bien.

— Bien fort, bien fort !

— Bien fort ; mais reprend Lili en hésitant un peu, pas tant que si tu étais en sucre.

Un client demandait, l'autre jour, au pédicure Arnold s'il était partisan du divorce.

— Non, monsieur, répondit l'artiste avec simplicité. La séparation de *cors* me suffit...

En wagon.
Un voyageur, dont l'abdomen est depuis quelques minutes violemment agité, laisse échapper un bruyant soupir.

— Tiens ! lui dit son voisin, vous êtes aussi de Marseille ? je reconnais l'accent !

On a bien recommandé à Jean d'être très poli envers son maître, s'il veut garder sa place.

Voici comment il s'acquitte de ce soin : Le maître (à Jean). — Comment vont les chevaux, ce matin ?

Jean. — Merci, monsieur, très bien. Et vous ?

Sommaire du "Monde Illustré" du 5 mai

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : M. Ed. Manet : Au Tonkin : Le monument de Bordj-Argeridji ; La Pantomime de *Pierrot assassin* ; Le Salon : M. de Piérola : Incendie des magasins militaires à Bordeaux. — Le Salon de 1883, par M. Merson. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Récréations de famille. — Le Monde financier. — Echees et solutions.

GRAVURES : M. Ed. Manet. — Au Tonkin : La Forteresse de Nim-Binh. — En Algérie : inauguration d'un monument à Bordj-Bou-Argeridji. — En Alsace : les obsèques du lieutenant Weinbrenner, à Belfort. — Au théâtre : *Pierrot assassin*, pantomime. — Au Salon : le Berger, tableau de M. J. Dupré ; Le linge de la ferme, tableau de M. F.-D. Laugée. — M. Nicolas de Piérola. — En province : Incendie des magasins de la guerre, à Bordeaux. — Inauguration du monument élevé au cimetière Montparnasse à M. Valentin, ancien président de Strasbourg. — Echees. — Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 6 mai

GRAVURES : Toilettes de printemps (9 figurines). — Costumes de grandes tillettes (7 figurines). — Erran (2 dessins). — Carrés brodés (2 dessins). — Deux bandes brodées. — Petit motif à broder. — Deux chapeaux de printemps. — Porte-monnaie porte-bouche. — Portrait de Mlle Marie Van Zandt.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages. — Courrier de la mode. — Chronique parisienne. — La Marraine (nouvelle). — La Pierre du mariage. — Causerie financière. — Menus de la semaine. — Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille. — Solutions des Récréations. — Petite correspondance. — Correspondance du docteur. — Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Sept costumes d'enfants.

PATRONS ET BRODERIES. — 1er côté. — Patrons : Deux patrons de corsage. — Un patron de polonoise. — 2e côté. — Broderies.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

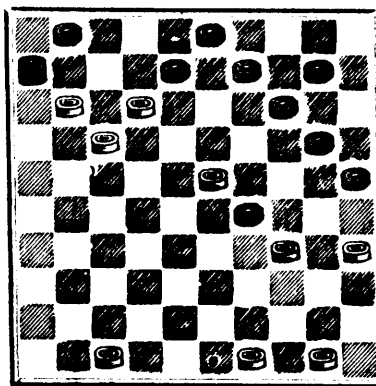
Solutions justes du problème français No 18

- Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.
- Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.
- Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneaux.
- Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.
- Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérôme Ladurantaye.
- Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.
- Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.
- Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 19

Composé par M. Watton

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 18

Blancs — 39 34, 22 18, 50 45, 44 2, prend 4, 2 26 prend 5 et gagnent.

Les Amers de Houblon sont les plus purs et les meilleurs offerts au public. Ils sont composés de Houblon, de Malt, de Buchu Mandragore et de Dent-de-lion, la plus ancienne et la meilleure médecine connue du monde et qui contient l'essence et les qualités curatives des autres remèdes. Le meilleur purificateur du sang, le régulateur du foie et le meilleur rénovateur du monde. Aucune maladie ne peut durer après avoir fait usage de ces amers, leurs actions étant si variées et si parfaites.

Ces amers donnent la vie et la vigueur au vieil âge et aux infirmes. A tous ceux que leurs occupations occasionnent de l'irrégularité des intestins, du foie ou des rognons, ou le manque d'appétit. Ces amers leur sera d'un bien incalculable comme tonique et stimulant, sans être

enivrant. Quelque soient les symptômes, faites usage des Amers de Houblon. N'attendez pas que vous soyez malade pour faire usage de ces amers. Des centaines de personnes ont été sauvées d'une mort prématurée par leur usage. \$500 seront payées pour un cas incurable que ces amers ne pourront soit guérir ou soulager.

Ne laissez pas souffrir vos amis, conseillez-leur les Amers de Houblon.

Rappelez-vous que les Amers de Houblon ne sont pas un remède de charlatans, mais ils sont la plus pure et la meilleure médecine qui a jamais été inventée. L'espoir des invalides, et aucune famille ne peut facilement s'en passer. Essayez-les aujourd'hui.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fontaine, 50c. Adresser à STEVENSON & BROS. boîte 22 Northford St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

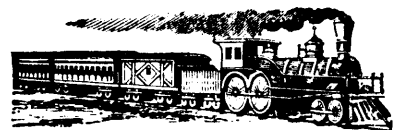
AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 0 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est. No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour la construction de bassins près des Ecluses St. Gabriel," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, Mercredi le 6me jour de Juin prochain, pour la construction de DEUX CALES ou BASSINS, sur le côté nord du Canal Lachine, à Montréal.

On pourra voir à ce bureau et au bureau du Canal Lachine, les plans et devis des travaux à faire, dès et après MARDI, le 22me jour de MAI courant ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Un chèque de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le Département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire. Département des chemins de fer et canaux. Ottawa, 21 Avril 1883.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
 - 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
 - 1 machine électrique à vapeur.
 - 4 machines à photographie.
 - 2 machines à gravure photographique.
 - 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perfore, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.